

N° 15 | MARS 2015

# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

## *L'IMAGINAIRE DES LIEUX D'ENFANCE*



| Revue fondée par l'AEB en 1931 | Quadrimestriel |



PRÉSIDENT  
JEAN LACROIX

PRÉSIDENTE D'HONNEUR  
FRANCE BASTIA

VICE-PRÉSIDENTS  
RENAUD DENUIT  
ANNE-MICHÈLE HAMESSE

TRÉSORIER  
JEAN-LOUP SEBAN

ADMINISTRATEURS  
JEAN-BAPTISTE BARONIAN  
JEAN C. BAUDET  
JACQUES DE DECKER  
JEAN-PIERRE DOPAGNE  
MICHEL JOIRET  
PHILIPPE LEUCKX  
CHRISTIAN LIBENS  
CLAIRE ANNE MAGNÈS  
JEAN-LUC WAUTHIER

COMITÉ DE RÉDACTION  
DOMINIQUE AGUESSY  
JEAN-BAPTISTE BARONIAN  
JEAN C. BAUDET  
RENAUD DENUIT  
ANNE-MICHÈLE HAMESSE  
MICHEL JOIRET  
JEAN LACROIX  
MICHEL STAVAU

## Sommaire

Éditorial	3
L'imaginaire des lieux d'enfance	5
Flûte pas enchantée	34
Pervers Pépé	40
Elie Rodenbach	42
Jan Baetens	44
Soirées des Lettres	53
Les Prix de l'AEB 2015	67

Mise en pages : Candice Degrève

Photo de couverture : *Quantum* de Candice Degrève

Jean Lacroix

### *Éditorial*

L'imaginaire des lieux d'enfance... Tel est le thème choisi par notre comité de rédaction pour la revue *Nos Lettres* que vous tenez entre les mains. Vous avez déjà fait le compte d'un nombre de pages plus élevé que par le passé. Notre comité de rédaction a en effet décidé de publier trois numéros en cette année 2015, comme en 2014, des numéros représentatifs de nos activités, mais plus diversifiés, et ouverts à une plus grande collaboration active de nos membres, auxquels un appel a été lancé. Avec un succès inespéré. Pour la livraison de novembre dernier, qui s'attachait au devoir de mémoire lié à la première guerre mondiale, près d'une vingtaine d'entre vous avaient répondu à l'invitation par l'envoi d'un texte en rapport avec le sujet choisi. Vous êtes cette fois près de cinquante - oui, cinquante ! - à avoir réagi. Comment vous remercier, sinon par le constat de la variété de votre approche, de la sincérité et de la qualité de votre expression ? Votre apport est important, il est salubre, il montre que notre association est unie par l'écriture et par le cœur, qu'elle forme une grande famille, chaleureuse, sensible, ouverte et fraternelle.

Notre comité de rédaction a décidé par ailleurs de réserver une place récurrente à un souvenir lié au patrimoine. Jacques Detemmerman œuvre depuis longtemps pour la bibliographie de nos auteurs belges ; il s'est plongé avec un dévouement sans limites, avec l'aide de Gilbert Stevens, dans la recension des richesses de la bibliothèque du Musée Camille Lemonnier et de la collection personnelle du Maréchal des Lettres. Il était tout désigné pour ouvrir cette rubrique, non pas pour parler, encore une fois, de l'auteur d'*Un mâle*, mais pour nous faire partager les réactions d'un adversaire du wagnérisme à l'extrême fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le vicomte Spoelberch de Lovenjoul. Nous lui sommes reconnaissants de cette découverte.

Quant à Marc Wilmet, qu'on ne présente plus à ceux qui sont nombreux à aimer la grammaire, ses joyusetés et ses pièges, il nous a fait le plaisir et l'honneur de nous offrir un texte qui nous fait mieux comprendre, avec un humour qui est l'une des qualités essentielles, parmi tant d'autres, de notre éminent linguiste, le casse-tête des règles d'accord du participe passé des verbes pronominaux. Qu'il en soit chaleureusement remercié.

## ÉDITORIAL

---

Une place de la présente revue *Nos Lettres* est, selon la tradition, consacrée à nos Soirées des Lettres mensuelles ; celles d'octobre 2014 à février 2015 sont ici concernées. La séance la plus récente a revêtu un caractère particulier. Le Prix Elie Rodenbach, fruit d'une disposition testamentaire d'un membre de l'AEB décédé il y a quelques mois, y a été attribué, selon la volonté du généreux donateur, à un auteur de langue flamande n'écrivant qu'en français. Notre conseil d'administration a désigné Jan Baetens pour recevoir ce prix qui ne sera décerné qu'une seule fois. La personnalité et l'œuvre d'Elie Rodenbach sont mises en valeur par Renaud Denuit, tandis que nous reproduisons des articles de Claire Anne Magnès et de Vincent Tholomé consacrés à Jan Baetens, qui nous a confié quelques poèmes.

M'en voudrez-vous d'ajouter une modeste pierre à l'édifice de l'imaginaire des lieux d'enfance ? Je voudrais évoquer un souvenir personnel, déjà esquissé dans une préface que me demanda en son temps Nemesio Sanchez pour l'un de ses ouvrages poétiques, dans lesquels les photographies de qualité accompagnent un lyrisme chaud et vibrant. Quoique né à La Hulpe, je vis à Bruxelles depuis plus de cinquante ans. Ma famille paternelle était établie dans un petit village des Ardennes qui ne comptait que trois cents habitants (il n'y en a pas plus aujourd'hui), et y possédait une ferme. J'y ai passé des étés mémorables, entre jeux champêtres, paix des forêts et participation active à la fenaison. Mes grands-parents étaient l'exemple même de la bonté. Ma grand-mère aimait bien bavarder. Quant à mon grand-père, il était plutôt taiseux ; pour lui, la parole était d'or, donc rare. J'avais remarqué que le brave homme avait l'habitude de se reposer chaque soir, assis sur un banc dressé à côté de la porte d'entrée de la ferme, et que le patriarche savourait ainsi les derniers rayons du soleil. Il y demeurait, sa canne sur les genoux, sans dire un mot, saluant d'un geste les passants qu'il connaissait tous, sans exception. Dame, quand on n'est que trois cents... Je pris l'habitude de m'installer à ses côtés et de partager sa solitude muette. Je sentais à quel point nous étions alors en communion, son regard paisible me couvrait de sa chaleur. Grâce à cet échange quotidien au cœur de l'été, j'ai appris à accepter que le temps s'arrête, à écouter les bruits de la nature, à respirer les saveurs de la fin du jour, à être attentif à l'humilité des moments de bonheur simple, à savourer les vertus du silence. Je n'ai jamais oublié la leçon qu'il a ainsi donnée, sans s'en rendre compte, à l'enfant que j'étais, elle contenait toute la sagesse du monde. Je voudrais pouvoir finir mon existence dans ce même esprit de sérénité...



Clyfford Still, *Untitled*, 1957, huile sur toile (extrait)

Isabelle Balot

## *L'empire ancestral*

Lorsque j'étais enfant, assis auprès de l'âtre,  
Je regardais le feu que mon père attisait.  
Je lisais dans la braise et la flamme folâtre  
Et dans le bois rougi, mangé, qui crépitait :  
J'y voyais un Empire - un monde merveilleux  
Détruit par l'incendie et le combat des dieux.  
La cendre en clignotant y révélait un monde  
Ignoré des humains et connu de moi seul.  
Tout un monde englouti, tel Ys par-dessous l'onde,  
Y palpitait caché sous un épais linceul :  
Un temple ou une tour s'écroulait brusquement  
Et j'étais le témoin d'un drame incandescent.  
Une ville incendiée y rougeoyait dans l'ombre  
Et la braise insatiable avalait sans pitié  
Les piliers et frontons, en une masse sombre,  
Des palais effondrés de l'antique cité.  
Puis tel un voyageur qui reviendrait de Chine,  
Aux tréfonds de la nuit, je rêvais dans mon lit  
A l'Empire ancestral couvert de poudre fine  
Qui consumait sa ruine au foyer refroidi -  
Car tel un pèlerin hanté par l'Orient,  
J'abritais en mon cœur un songe hallucinant.

## Isabelle Bary

### H2O

Le bain était étroit comme un sabot. Avec un peu d'audace et un brin d'imagination, on pouvait deviner la trace que laissait l'eau sur l'émail. Ma trace. Moi seule utilisais cette sorte de douche à haut fond comme une cuvette. Il ne s'agissait pas tant d'y baigner mon corps que d'y faire voguer mon âme. L'eau, pour finir, n'était que prétexte. C'est que la cuvette en question recelait d'êtres prodigieux. Mais c'est lorsque je refermais la porte transparente du caisson que le voyage commençait véritablement. D'un coup, un seul, le robinet se transformait en cascade, le savon en fleurs, les bulles en méduses, mes orteils en sirènes, mes doigts en monstres, mon gant de toilette en héros. Jamais le sabot ne me privait de ses prodiges. Il était mon rite du soir, mon pied de nez à cette réalité qui jamais n'était assez. Seuls deux mots agglutinés et criés avec une énergie certaine étaient capables de rompre le charme : « A taaaaaable ! » Mais ça aussi, je l'avais mis dans le scénario !

## Marie Berré

Mon enfance a été illuminée par les écrivains du sud. Marcel Pagnol, Yvan Audouard, Jean Giono, Frédéric Mistral, Alphonse Daudet, Paul Arène, Marie Mauron ...

Provence. Terres parfumées où tout le monde est un peu poète avec, selon Yvan Audouard, pudeur, réserve, discrétion, goût du secret ... Cet art de vivre me convenait. C'était là que je vivais la plupart du temps.

J'y associais le sud ardennais, cette autre terre parfumée qui avait vu naître une partie de ma famille et dont j'aimais les profondes forêts. Au cimetière de Libramont reposait ma grand-mère. Marie. Décédée à l'âge de trente-six ans ... Une vie en morceaux qui aurait pu inspirer Mistral ou Pagnol.

La photo de Marie la douce se trouve face à mon bureau. Avant de me mettre au travail, j'effleure du regard l'image de cette grand-mère toujours jeune que je n'ai jamais connue. Une vie faite de « quelques joies, très vite effacées par d'inoubliables chagrins. Il n'est pas nécessaire de le dire aux enfants. » (Marcel Pagnol)

## Guy Beyns

J'ai dix ans. Jeudi après-midi, je me précipite au second étage de la maison vers le grenier où trône une immense armoire d'acajou pleine de cartons vides. Mais le bonheur m'attend plus haut : un faux grenier sommeille sous la pente du toit. J'y accède par un escalier de meunier et ouvre une étroite tabatière. Ebloui par une cascade de nuages, je passe le haut du torse dans l'ouverture et, armé d'une antique paire de jumelles mal réglée, j'attends.

Bientôt, un lourd grondement traverse le ciel chaud et un vieux bimoteur apparaît. Je note les lettres et les chiffres qui l'identifient et le miracle se produit. Emporté dans le sillage de l'avion, j'accède au paradis : savane, ile déserte, grands espaces s'offrent à moi. Je deviens Stanley, Robinson, Alain Bombard. Même la charpente du toit vibre à l'unisson de mon enthousiasme.

J'ai vieilli, la maison a été vendue. Malgré le temps écoulé, ce jeudi et tous ceux passés là-haut sont restés gravés en moi, merveille de l'enfance.

## Isabelle Bielecki

### *Dans le pays de mon enfance*

Les arbres nous racontent  
Nos cachettes d'antan  
Quand l'été dormait éternel  
Dans le hamac frissonnant de leurs branches  
Et l'herbe caressait nos épaules  
Offrant coquelicots et bleuets  
À nos yeux éblouis  
Quand le gravier des chemins  
Servait à jouer à la marelle  
Qui toujours menait au paradis  
Et que les pâquerettes devenaient couronnes de reines  
Dans des chapelles aux vierges pudiques

Le sourire baissé sur nos doigts pleins d'encre  
Quand l'or des blés était la seule richesse  
Qu'on égrenait dans le silence du dortoir  
Pour assouvir un festin imaginaire  
Et que mourir d'amour était un jeu d'enfant  
Qui se chuchotait contre la porte du WC  
Pour épater les autres pensionnaires  
Quand le vieux moulin de la cour  
Offrait le peigne du vent à nos cheveux  
Et que les nuages poussaient  
Leur chansonnette à trois gouttes  
Dans nos chaussures éculées  
D'avoir trop couru entre les flaques  
Quand je partageais mes secrets d'enfant  
La bouche collée au tronc des arbres  
Du pays de mon enfance.

## Daniel Charneux

Les lieux de l'enfance nourrissent mon imaginaire. À preuve, cet extrait de *Trop lourd pour moi*. Comme dirait Stendhal, *All is true*. Il s'agit de dire une atmosphère par la vue, par l'ouïe, par le toucher, par l'odorat. Quant au goût, il se prépare dans la dernière phrase :

*La cuisine était son domaine, tout au fond de la grande maison construite non loin de l'école. J'entendais les cris des enfants dans la cour pavée de briques, durant les récréations plus longues par beau temps, plus courtes les jours de pluie, interrompues par le sifflet du maître. Je n'irais en classe qu'à six ans.*

*J'avais la cuisine pour terrain de jeu, pour terrain de vie. Le froid des carreaux noirs, au sol, et, sur la table de mélaminé marbré orange aux pieds métalliques, le bois chaud des pièces du jeu de construction. La grande chaleur du vieux poêle à charbon, et celle, dans le coin près de la fenêtre, de la cuisinière au gaz. Ça sentait la pâte qui lève, les épluchures de pommes de terre, la vanille et la cannelle.*



Thierry-Pierre Clément

## *La mare*

Au travers des fougères  
descendait un très étroit sentier,  
pour le suivre il fallait écarter des doigts  
les longs doigts dentelés  
et plonger à l'aveugle car il était  
presque invisible sous la  
végétale densité.

Et puis soudain tout au fond  
tout en bas tout au bout  
surgissait la trouée de la mare,  
cercle noir et froid,  
œil minuscule impénétrable  
du ciel ou de l'enfer on ne sait pas.

Tu t'asseyais tout au bord  
et restais là sans bouger,  
ton regard traversant le miroir  
et se perdant sans fin dans l'abîme,  
comme s'il y avait à voir  
un autre côté du monde.

Le temps s'écoulait  
imperturbablement –  
– et toi  
toujours immobile.

Il fallait t'appeler longtemps  
à l'heure des repas.

Henri Rousseau, le Douanier, Paysage exotique avec lion et chasseurs (extrait)



## Pierre Coran

1939. A Saint-Denis-en-Broqueroie, dans la banlieue montoise.

J'ai cinq ans. Dans la cour de l'école maternelle, le préau est un long mur que protège une écharpe de tuiles. Le bac à sable proche est une plage et la cour des grands une mer, la Mer du Nord dont me parle souvent Grand-Père et que je n'ai jamais vue.

Mons 2015. Je retrouve la cour sans bac à sable. Sur le long mur du préau, des enfants guidés par un artiste ont écrit et illustré quatre vers d'une de mes poésies :

*Par le jeu des anagrammes,  
Sans une lettre de trop,  
Tu découvres le sésame  
Des mots qui font d'autres mots.*

La fresque très colorée m'émeut, cette émotion que je ressens devant la Mer du Nord qui m'est aujourd'hui familière.

Les lieux d'enfance restent vivants au-delà de l'imaginaire.

## Jean-Louis Cornellie

### « *Liber* » !

Pour moi l'imaginaire ce furent les merveilleux contes que me lisaient mes instituteurs. Ceux de Grimm et ceux de Perrault, les feuilletons aussi mais à la radio pas à l'antenne du troubadour à domicile alors aux écrans bombés. L'abbé Jaumonet – si l'on était sages – nous racontait durant exactement dix minutes « un Drame en Livonie » de Jules Verne. Le climat de la récitation me glaçait. Je n'ai jamais oublié ce titre. Plus tard ce furent les professeurs qui me firent imaginer les océans de Conrad, les steppes de Strogoff, les jolies comtesses des digues et les villes à voiles. J'imaginai lire toute la bibliothèque de mon père : y trouver l'interdit ou l'inconnu. Après le cinéma (« l'usine à rêves » !) je copiais l'allure du héros invincible. Je crois que la lecture m'a ouvert un sixième continent.

Je plains celles et ceux qui n'imaginèrent rien dans leur prime jeunesse. J'ai adoré Andersen.  
Souvent je craque une dernière allumette.

## Jacqueline De Clercq

Bruxelles, lieux et temps de mes premières fois, qui firent le lit des suivantes. Ville d'eaux, ville d'aulnes, fantasma de ville, l'ombilical cordon qui me relie à toi est insécable. Et qu'importe qui, de la cité ou de la citadine, habite l'autre...

## Roselyne de Donnea

### *Vacances d'enfant*

J'ai tant marché, joué, nagé,  
Que le soleil s'est fatigué.  
J'ai vu ce soir Sire Horizon  
Le déguster à sa façon.

J'ai visité et admiré  
Des cathédrales et des musées.  
Je me suis perdu dans l'Histoire,  
Dans les vacances de ma mémoire.

J'ai cueilli là, dans les rochers,  
Des moules, des coques, des crustacés.  
J'ai rêvé d'être capitaine,  
D'une pêche au thon, à la baleine.

Emmenez-moi dans vos bagages,  
Offrez-moi de beaux paysages ;  
Je travaillerai toute une année  
Pour gagner mon île enchantée.

**Guy Delhasse**

## *Thierry La Fronde à la Picherotte*

Thierry avait le regard droit du héros. Il balançait des billes sur ses ennemis, des Anglais qui occupaient son pays, la Sologne. Il était entouré d'une bande de compagnons sympathiques. C'était notre feuilleton du mercredi.

Un jour, nous avons décidé de partir au fond d'un bois où coulait lentement, « La Picherotte ». Le plus habile de notre bande s'était fabriqué une « vraie » fronde. Nous, nous avons taillé dans du noisetier dagues, épées et gourdins pour massacrer les branches mortes, nos « Anglais ». Nous buvions l'eau claire du ruisseau et dévorions nos tartines au sirop de Liège.

Thierry disparut de l'écran. Puis les adultes construisirent une autoroute dans la vallée de l'Ourthe. La Picherotte fut sauvée. Et quand je la regarde, j'entends encore la musique de *Thierry La Fronde* nous inviter à délivrer notre Sologne à nous. Mais où sont restées nos culottes courtes ?

**Marcel Detiège**

## *Une saison en paradis*

C'est à Montgauthier, un petit village situé entre Houyet et Chevetogne que j'ai passé les plus belles années de mon enfance. Tout le monde se connaissait ; il semblait que l'on appartenait à la même famille. Il y avait, certes, le garde-champêtre qui nous reliait à la réalité concrète. Aux yeux de l'enfant, les deux plus grands personnages étaient l'instituteur et le curé de la paroisse. L'instituteur était jeune et enthousiaste ; il enseignait à trois classes à la fois. L'enfant le tenait pour l'homme le plus savant de la Terre puisqu'il était chargé de transmettre ses connaissances à des élèves qui découvraient la vie. Le curé était l'homme qui avait commerce avec Dieu. En été, l'enfant avec son parrain et sa Bonne-Maman, allait glaner dans la campagne environnante. Quand sonnait, dans le lointain, midi au clocher de l'église, ils

s'asseyaient tous trois au pied d'une javelle pour manger une tartine de bon pain blanc pétri par l'aïeul. Le café noir contenu dans la bouteille thermos embaumait l'air ; son roborant arôme demeurerait dans la mémoire olfactive de l'enfant devenu adulte.

## Rio Di Maria

# *L'enfance c'est un pays*

Îles de lilas dans le lit  
deviennent langage quotidien  
capucines revêtues des doutes de l'heure

Proclamer l'état de grâce  
quand rien ne bouge aux cimes de marbre  
des comètes de saphir des branches de pluie éblouie  
des oiseaux paralysés dans la main d'un enfant

L'enfance c'est un pays

La rue arrange toute survivance

Ils chargent leurs chariots  
des butins des châteaux imprenables

Les yeux chevauchent les étalons de lumière  
des blondes prairies de leur far-west

Ils boivent aux fontaines de cactus  
et dorment d'un œil  
prisonniers des couleurs des couchants

Les pistes folles libèrent le souffle contenu  
et enferment les cow-boys de satin  
qui déchirent les flancs  
de leurs chevaux de bois

Le village ce sont d'infinies errances  
d'une enfance cousue de fils de silence  
aux premier temps des baisers achetés  
aux derniers instants des premières blessures

quand on a l'inconnu pour seule gourde  
et la soif de tous les siècles à inventer

## André Doms

A l'abri dans la cave. Ni bancs ni maître. Je bricole des cabanes pour trappeurs qui n'y tomberont pas, et à plat ventre dévore une vie de chien-loup.

Quand, peur des meutes, d'un coup j'enfourche l'escalier, son puits de lumière, et là-haut se cherche encore, au gré des briques chaulées, un sentier bleu d'élan printanier. L'oeil grimpe, il veut

... mais la guerre ! Le roi même ne sort pas de sa cour carrée.

## Nadine Fabry

### *Pourvu que personne n'entre dans le salon*

Sous la table, c'est ma planque. Je suis un indien qui pleure. Boum boum dans mon ventre. Pourvu que personne n'entre dans le salon. Sous la table y a un trou qui s'ouvre comme un jeu de cartes. La terre m'appelle. faut que je creuse. Je sens comme un ange. C'est un oiseau. Je ne suis plus tout seul. Continuer, s'accrocher à l'improbable. Puis le matin. Terminus. L'oiseau content gazouille à mon oreille. Pourvu que personne n'entre dans le salon. Il gèle dans ce corridor. Boum boum l'indien a le trac. Tac tac derniers coups de bec. Ça résonne derrière la pierre. Ça y est ça se dérobe. Ouaw ! J'ai percé la terre ! Et puis voir. Voir des montagnes si énormes, des rivières et des ruisseaux, et un ciel si grand ! Pourvu que personne n'entre dans le salon. Crier victoire ! Sous la table je suis bien. Y a un toit et pas trop de lumière. Quelqu'un entre dans le salon. L'indien est repéré et l'oiseau s'est envolé.

Rose-Marie François

## *Retombée d'enfance*

Nous n'avons plus rien entendu, rien vu que le vent qui s'enfuyait entre les arbres et parfois revenait chargé de visages à jamais amuïs.

Humble et grandiose, ma terre – entre la verte Flandre et le noir Borinage. Je disais les petits carrés en montrant au loin, au soleil de juillet, la découpe nette des champs et des prés. Gravés sous mes paupières, le jaune des blés mûrs, le vert vif des fourrages, le vert tendre des pâtures, illuminent la grisaille des jours et redorent un instant mes cheveux de cendre.

Il aura fallu la Courlande pour retrouver ma terre, où glisse l'ombre d'inquiétants rapaces surgis de forêts légendaires hantées par l'incroyable cruauté des hommes.

La musique est le silence bleu du ciel, à peine orné d'un bourdonnement d'abeille ou d'un cri d'alouette. Puis un lâcher de bombes confisque la maison. À l'abri sous la terre, mes yeux fermés retrouvent la lumière des champs.

Mon enfance est passée à mes petits-enfants. Puisse-t-il leur en chaloir comme de l'an quarante.



Marcelle Ferron, *Le Champ russe*, 1947 -1948

**Jacques Goyens**

*Nul ne guérit de son enfance (Jean Ferrat)*

Dans le jardin familial, Frédéric s'est construit une cabane à l'aide de quelques planches disjointes. Une large baie ouvre sur le ciel, tantôt gris, tantôt bleu de ses rêves. Car Frédéric rêve, le plus souvent seul, parfois en compagnie de Poussy, le chat roux de la maison. Il enregistre des sensations : le parfum des fleurs, la fraîcheur du gazon, le bourdonnement des abeilles et les mille petits bruits qui peuplent le silence des campagnes. Il revit celles qu'il a éprouvées la veille : la douceur d'un baiser sur sa joue glabre, les odeurs de la ferme voisine, la vue d'une jeune femme qui se rendait au marché. Tout cela bouillonne dans sa petite tête. Les années ont passé, des dizaines d'années. Frédéric a maintenant l'âge de son grand-père quand il était petit. Il a grandi, il a vécu mille aventures, il a aimé, il a souffert, il a vieilli. Et pourtant le jardin, le chat, la cabane et tout le reste, c'était hier. Nul ne guérit de son enfance.

**Anne-Michèle Hamesse**

1950.

Il neige sur le Bois de la Cambre, mes premiers pas vacillent en noir et blanc  
Froid glacial des photos pâlisantes

Vingt ans après

797 chaussée de Waterloo,

Chaque nuit une enseigne au néon, les cigarettes Belga  
clignotant incessant hypnotique

rouge bleu rouge bleu rouge bleu rouge bleu

toutes les nuits, chambre colorée lardant le store noir

Juste avant mai 68

Pleins feux sur la Pelouse des Anglais, égratignures d'amour,  
des fleurs de beurre brillent au soleil, éclaboussent la verdure

Et toujours, de face et si loin, ta photo noire et blanche  
belle absente inanimée.

Floue effacée 24 ans format A4



Enfance solitaire, peu de joie, le chagrin  
des condoléances la mort escortant la naissance  
noir et blanc.

**Corinne Hoex**

## *La pieuvre morte*

L'école est un endroit éprouvant et risqué. Il y a les choses qu'on connaît et puis il y a les matières neuves, les additions, les soustractions. Il les faut pour plus tard. Pour compter. Pour la vie. Et il y a l'écriture. Madame dicte vite. Elle dit que c'est exprès. Pour nous apprendre. On n'aura pas le temps plus tard pour la beauté.

Chaque lundi, Madame remplit les encriers. Elle, elle a un bic rouge. Elle écrit sur mes pages que je pourrais mieux faire. Chaque lundi aussi, elle nous change de place. On a une nouvelle voisine. Un autre tremblement agite le pupitre dans l'affolement des dictées.

L'élève du jour, après la classe, lave le tableau noir. Elle doit tremper les mains dans l'eau grise du seau où l'éponge a sombré comme une pieuvre morte, gavée du gras liquide qui l'a noyée.



Dessin de Victor Hugo, *Les travailleurs de la mer*

Le jeudi, on va à la piscine. Madame veut qu'on plonge. Elle nous pousse dans l'eau. Dans la rue, le car attend, avec son gros moteur qui tourne. On se rhabille vite sans se sécher la peau. Le corps est encore moite et on a déjà sa gaufre. La piscine est une chose terrible.

## Jean-Luc Hoste

J'avais dix ans. Comme chaque année, vacances d'été chez notre oncle, curé dans les Pyrénées. Un jour de trajet de Schaerbeek jusqu'à Marseillan, proche de Tarbes, par les nationales, dans la Peugeot 403. Juste quelques arrêts-pipi.

Arrivée fin de soirée. Repas rapide, retrouvailles, et rapide découverte de l'oreiller.

Lendemain matin. Toute la famille est encore dans les bras de Morphée. Moi, me réchauffant au soleil du début de matinée.

Seul, mais heureux de l'être. Au bas du mur de la cure, un trou. Un lézard en sort son museau. Me regarde. Se tortille sur le sol en me regardant méfieusement.

Je m'assied en tailleur, attendant son retour. Sans bouger. Il s'en revient, une demi-heure plus tard. Me regardant toujours. Mais, me semble-t-il, d'une façon plus amène.

J'ouvre ma main devant lui. Il grimpe sur la paume. Me mordille les doigts en guise de baisers.

Et j'étais heureux !

## Françoise Houdart

### *Le héron*

C'était là... Oui, c'était là que ça s'était produit. Tant d'années déjà. Du temps mort. Ça remonte de loin, du fond de la mémoire. Quelque chose apparaît. Ombre et lumière. Ça frémit, comme jadis à la surface glauque de l'étang, le reflet de son propre visage. Il se souvient. Le sentier du terril s'enfonçait dans un fouillis de ronces rampantes qui s'agrippaient à ses chevilles et lui mordaient la peau à travers ses chaussettes. Des larmes de douleur lui brûlaient les yeux, mais il avançait, Rémi, sans défaillir, jusqu'à l'endroit secret dont jamais il ne révélerait l'existence – pas même à Louis, l'Ami exclusif. Oui, c'était là que ça s'était produit, quand il avait rejoint le grand héron qui était passé si bas au-dessus du toit de sa maison qu'il avait ressenti, dans sa chair, l'appel puissant de l'oiseau. Il s'était levé sans bruit. La porte n'avait pas grincé. La lune éclairait le sentier d'une lueur livide. Là-bas, au bord de l'étang noir, l'oiseau attendait...

**Marguerite-Marie James**

## *Terre wakan*

Nous étions très nombreux à galoper parmi les sapins et les peupliers. Nous portions des noms flamboyants comme l'astre du jour : Lumière d'Aurore, Esprit du Vent, Oiseau de Feu et nos coiffures étaient de geai, de colvert ou de pie... Nous complotions maints mauvais coups pour délester le paysan de quelque fruit. Nous l'espionnions, dissimulés par un rhododendron, armés jusqu'aux dents de lances imaginaires. Nous – moi, toute seule - avec ce visage-pâle - mon père, Georges, qui maugréait en faisant semblant de ne pas me voir : « Je les aurai ! Je les aurai tous ! » Sans arrêter de cueillir groseilles et cerises de son jardin. Nous étions toute une tribu à courir dans ma tête et mon père le savait. Il y avait dix sapins et quatre peupliers...

**Jean Jauniaux**

Assis dans la salle à manger éclairée par trois tubes néon suspendus au plafond, je suis plongé dans la contemplation d'un magazine illustré consacré à la ville de l'an 2000 !

Dans un capharnaüm urbanistique évoluent des trains aériens. A travers les fenêtres des immeubles, on voit des familles s'affairer. Papa lit un journal sur écran. Maman vaque aux tâches ménagères dans une cuisine-usine. Les enfants regardent des hologrammes animés où les personnages apparaissent en trois dimensions.

Mais ce qui me fascine vraiment est ailleurs...

Dans les rues, je vois voler des hommes, des femmes et des enfants suspendus à leurs hélicoptères individuels. Je ne parviens pas à détacher mon regard de ces voyageurs se déplaçant comme des libellules au-dessus d'un monde idéal. J'allais avoir quatre ans.

Je rêvais de mon futur équipement d'homme volant au dessus de la cité radieuse.



Neon light at the cloakroom of Zacheta Gallery

## Nelly Laurent

Pourquoi l'érable rougit quand jaunit le bouleau ?  
Pourquoi la lune s'allume quand il fait du soleil ?  
Pourquoi la baleine pèse le poids de trente éléphanteaux ?  
Pourquoi j'ai vu soudain tomber un arc-en-ciel ?  
Pourquoi les étoiles se promènent sur un petit chariot blanc ?  
Pourquoi Tonton ne sait plus où il a perdu ses cheveux ?  
Pourquoi les mamies n'ont-elles plus de maman ?

Pourquoi t'écris tout ça dans ton p'tit cahier bleu ?

Pourquoi tu dis « parce que » quand je te dis « pourquoi ? »  
Pourquoi tu dis « pourquoi ? » quand je te dis tout bas :  
« Où j'étais, moi, quand je n'étais pas encore là ? »

Les « pourquoi » de » mes enfants, dans les années 70

## Dominique Leruth

### *Moment d'éternité*

Je me souviens d'un temps où l'on devait me faire une piqûre tous les matins afin d'équilibrer mon taux de sucre dans le sang. On appréhendait le début d'un diabète. Chaque matin était donc pour moi une terreur sans nom. Terreur amplifiée du fait que l'infirmière, venant me faire cette maudite piqûre, prenait un temps infini pour préparer sa seringue sous mes yeux épouvantés. Aussi un jour, je me cachai au fond d'une armoire. Quelle ne fut pas ma surprise de voir le temps comme suspendu. Dans le noir et la moiteur de la garde-robe, je finis par m'endormir et y faire les rêves les plus doux. Quand on finit par m'y retrouver, après bien des recherches, ma mère, qui avait fait des études d'infirmière, afin de m'éviter ces instants de torture, prit la décision de me faire cette piqûre quotidienne elle-même, préparant la seringue hors de ma vue et me promettant un cadeau si je l'acceptais bien sagement. Si le cadeau était, certes le bienvenu, je regrettais cependant longtemps ce moment d'intimité passé avec moi-même.

## Philippe Leuckx

Enfance : **un ruisseau**. Encavé sous la route, il reste frais, sombre, avec les petits pas dans les sandalettes en plastique. Son souvenir n'a pas bougé. Trois ou quatre à plonger dans la pénombre, évitant les grosses pierres, flairant au loin la petite lumière, sortie, talus. De l'enfance borgne à celle délivrée des silences de grenier, le cœur a fait long chemin, patience. Il sait presque par cœur le filet d'eau qui sort, l'entrée à prendre pour accéder au ru empierré. Il prend sur lui de ne rien surprendre. L'insolite vient, manne à qui sait ouvrir la porte derrière le fouillis des branches, des saules. **La frontière** : un ru entre France et Hainaut. Le terrain le penche, et il faut marcher jusqu'au bout du champ pour l'entendre couler son chant effilé entre les herbes. **Le talus** : aire de guerre boisée. On s'y fournit en flèches de sureau, bien souples, avec la ficelle des « ballots » de paille. Indiens, Cowboys font fureur et nous, dignes suiveurs.

## Béatrice Libert

### *L'ancien relais de poste*

Notre maison avait égaré  
Le nom des fleurs grim pant  
Aux murs de l'escalier  
Dont musaient les degrés

La marche en pierre bleue  
Portait un anneau métallique  
Où se nouait la longe du cheval  
Qui n'avait jamais vu la mer

C'était au temps du relais de poste  
Où prirent langue et chères et vin  
Molière et tous les autres  
Errants de nuit comme de jour

La Meuse décousait le rivage  
Le Roua riait doucement

La rue portait contre son ventre  
Une fontaine bon enfant

Sur les Terrasses le vent froid  
Se mettait à l'abri du charroi  
Puis patoisait de branche en branche  
Et dévalait par le Vigneux étroit

Quelle que fût la saison  
Le feu gardait une braise allumée  
Fermant les yeux on percevrait encore  
Les villanelles des vieux vigiles du Nord

(Evocation de ma maison natale à Amay.)

**Françoise Lison-Leroy**

## *D'un coup d'aile*

Vous étiez cet enfant grave et songeur, tendu vers l'improbable. On vous disait céleste, arrogant. On vous guettait aux abords des nuages. Vous interrogiez les cailloux, les fourmis ailées, la flaque aux merles tapageurs. Et le cœur piquant de la renoncule.

Vous refaisiez le monde d'un coup d'aile. L'envers et l'endroit de l'orage. Les ruelles traversières, jusqu'aux toits et coupoles. Vous édentiez les barreaux, piégés entre l'azur et vous. On ne vous connaissait pas de geôlier.

Très loin, en vous, la pierre tombée des nues. Cadeau des dieux fervents, à l'heure où s'ébroue le mystère. Vous étiez ce champ libre qu'une averse féconde, ce creuset voué aux partitions. Vous le saviez sans l'avouer : l'alliance aurait lieu.

*(in « Le silence a grandi », à paraître fin 2015 aux éditions Rougerie)*

## Eugène Maon

Avais-je huit ans lorsque, désobéissant, je gravis, seul, le petit chemin montagneux menant à une tour en bois d'où le paysage me parut fabuleux ?

Le soir, dans mon lit, épuisé, je songeais et j'imaginai, à gauche de la terrasse de ma chambre, une sorte de forêt déserte. Devant, un lac immense et, sur la tête, une voûte prodigieuse, sans oublier le futur à accomplir bientôt.

Dans les yeux ? Je crois apercevoir un oiseau semblable à une hirondelle. Il veille.

Aux oreilles ? De légers accents de clarinette.

Au cœur ? Des confidences incertaines, murmurées dans un langage bizarre, celui des caresses d'un vent tiède.

Puis, le silence et la nuit s'épaissirent.

Je finis par m'endormir et je revis ma cabane de louveteau au camp des Ardennes ainsi que le local où, scout, je me rendais chaque jeudi.

Ah, la bienfaisante mémoire de ces lieux simples qui continuent à m'enchanter.

## Louis Mathoux

### *Mon enfance Immensité*

« Et au milieu coule une rivière... » Je ne me souviens plus où j'ai lu ces mots, mais par contre je me rappellerai toujours que le flot paisible de la Semois irrigue le milieu, l'épicentre presque utérin de mon enfance. C'est à Izel, village gaumais, que mes deux ans et demi se sont à jamais baignés dans cet affluent de la Meuse qui, à l'époque, n'était pas encore corsetée de béton... Ses méandres serpentent à travers les prairies de ma mémoire, et il n'est pas jusqu'à mes veines elles-mêmes qui n'en épousent secrètement le cours. L'odeur douce-amère que sécrète cette rivière épouse les sources profondes de mon odorat, la saveur de ses eaux scelle l'intime naissance de mon goût. Je revois encore les petits rochers brunâtres autour desquels glisse le dos argenté des truites, et mes yeux se font yeux, mes regards horizons, mon enfance Immensité...

## Marie-Ève Mespouille

Elle tire à elle la lourde machine, cachée derrière le rideau en toile cirée. Elle s'y reprend, le bac est épais, les serpillères glissées dessous effilochent leurs toisons, s'emmêlant aux pieds de la cuve: la machine à laver a trois pieds qui renforcent son assise, recourbés, surmontés d'un petit poêle intégré à la cuve où ma grand-mère déverse ses litres d'eau. Elle et sa machine ont pris un air menaçant, d'autant que la fumée des journaux enflammés envahit ses cheveux gris, rebondissant sur son tablier noir, dessinant un brouillard dans la vallée profonde de son décolleté. Tapie dans leur antre, j'observe le gnome de ma grand-mère enfournant ses buchettes de bois secs, son corps trapu penché vers la bouche de la machine qui crache des halos vaporeux. Le brasier rouge sous la bête ronronne, jetant sur les brocs en fer blanc des reflets brefs incandescents. Le bois dégage un parfum de cercueil. Il m'évoque mon grand-père, ce crapoussin aux sourcils épais, au visage barbu jusqu'au calot.

## Silvana Minchella

Au pays des géants, j'aimais me réfugier auprès du petit peuple de la Nature.

J'observais les colonnes de fourmis qui se hâtaient vers leur nid, j'écoutais les chants et les disputes des oiseaux et je prenais plaisir à regarder les abeilles qui se frottaient de façon comique dans le nectar des fleurs.

Mais j'étais surtout fascinée par les elfes et les fées. J'avais compris que j'étais la seule à les voir et cela me procurait une sensation de fierté teintée de crainte.

Parfois, ils se transformaient en papillons pour procurer du plaisir à ceux qui ne les voyaient que sous cette forme.

Les êtres du monde invisible, les insectes, les oiseaux et les petits reptiles, étaient sûrs qu'un jour je ferais partie du peuple des géants, aussi gardaient-ils leurs distances.

Tous sauf Angel, une fée espiègle qui battait des ailes autour de mon visage, chatouillait mes yeux, se posait sur mes lèvres pour se reposer et puis s'envolait dans un grand éclat de rire.



Luc Moës

## *Germoirs*

Il me souvient de ces années d'enfance où, encore gamin à la fin de la deuxième guerre, il nous vint une gouvernante de l'Est s'occuper de mes frères et moi car au foyer nous étions quelque peu diabolins. Elle avait la grâce de m'endormir en murmurant des chants d'Orient, tant et si bien qu'à l'âge du choix de mon destin, l'idée germa de mon entrée au monastère de Chevetogne où j'en aurais entendu des refrains byzantins !

Ou de ces grands noirs américains si sympathiques, bien fringués de kaki, avec des dents ivoire, à l'envi. Ils nous filaient, pardi, des barres de gros chocolat, croquant, fondant. Si bien qu'au jour de mon envoi en Afrique, j'éprouvai des mémoires nostalgiques, tout content d'aller vivre au milieu d'un peuple au teint tout aussi ravissant, avec qui échanger en blanc d'autres saveurs encore, celles, uniques, d'amitiés authentiques !

## Colette Nys-Mazure

Lieux d'enfance réels, ou désirés pour soutenir nos vies. Lieux lus. Là ont eu lieu les rêves les plus féconds : ils irrigueront nos existences, ils serviront de référence ou de contrepoint, d'échappée belle le plus souvent.

Comme j'ai savouré *La Petite Princesse*, ce classique de la littérature enfantine anglaise, écrit en 1888 par Frances H. Burnett ! Je me suis identifiée à Sara Crewe, la fillette de sept ans qui avait grandi aux Indes avec son père, un riche homme d'affaires, Envoyée dans un pensionnat de Londres, elle y est choyée jusqu'à la mort et la faillite de son père. Désormais Sara est exploitée comme domestique dans cette même pension; elle occupe au grenier une chambre insalubre qu'elle réussit à transfigurer par le pouvoir de son imagination.

Orpheline comme elle, avec elle j'ai métamorphosé le galetas en nid accueillant, j'ai fait face aux intempéries qui l'assaillaient dès qu'elle quittait ce refuge. Imaginaire créateur, planche de salut.

**Gérard Pinsart**

## *Un souvenir de guerre*

Mai-Juin 1940. C'est le retour d'exode, après quelques semaines passées dans une petite commune de l'Ardèche. J'ai alors six ans, ayant grandi à l'ombre d'une papeterie que dirige mon père.

Maintenant l'usine est à l'arrêt ; le bâtiment entier est désert. C'est alors que je prends possession de ces lieux, en maître absolu, en Robur le conquérant. C'est devenu mon exclusif.

Ni frère ni sœur, simplement un enfant unique veillant sur le sommeil d'un grand paquebot transformé en dortoir pour des machines nullement hostiles.

Loin de tous et de tout, je me forge une identité propre ; je nourris un imaginaire de paix intérieure où la poésie n'est pas absente. Une chose seulement m'effraie : la présence des rats qui eux aussi ont leurs habitudes dans la vaste fabrique.

Après la guerre, on s'affaire autour des machines à nouveau bavardes. La fabrication de papier industriel est assurément une pure merveille pour l'esprit et les yeux, mais pour moi le changement de décor est tel qu'il a effacé l'enchantement des lieux que je regarde désormais comme un étranger...

**Françoise Pirart**

## *Le pinnemouche*

Dans la nuit de Noël, la neige craque sous les bottines. La main gantée de l'adulte enserme la moufle de la fillette qui se retourne pour apercevoir le chalet de vacances. Elle respire mal à cause de la cagoule qui lui emprisonne la tête.

Voici la route blanche et luisante. Attention de ne pas glisser sur la neige damée, prévient papa. Mais l'enfant comprend « *damnée* »... Au loin se découpe le clocher de l'église. La messe de minuit va commencer.

Le père et la cadette précèdent la mère et l'aînée qui porte un bonnet à pompon, un pinnemouche comme on dit à Bruxelles.

La petite tire sur sa cagoule et ferme les yeux tout en marchant sur la neige « *damnée* ». Sous ses paupières défilent les images de la télé : les hommes armés et cagoulés dont on ne voyait que les yeux, les fuyards, l'effroi d'une nuit brutale.

Alors elle arrache la cagoule et sourit aux étoiles en imaginant les brins de laine arc-en-ciel qu'elle choisira pour le pompon de son pinnemouche.

### Claude Raucy

Un pont provisoire sur une rivière éternelle à mes yeux. Quelques maisons en ruine mais, au-dessus, l'avenir aux ailes d'hirondelle. Le forgeron, fort et bougon. Le curé aux lunettes cerclées d'or, souriant d'un air grave. Un rémouleur aux cris de canard. Parfois, plus loin, dans les marécages, de l'osier qui attendait des vanniers plaisantant. Les Allemands s'étant enfuis, tout le monde de nouveau saluait tout le monde. Cela ralentissait un peu mon pas décidé vers l'école. On me disait qu'un jour j'aurais à la maison de la limonade glacée comme aux terrasses des cafés. Y avait-il plus grand bonheur ? Sauf le jus tendre des cerises peut-être, ces petites sottises qui avaient mystérieusement disparu pendant la guerre, maraudées par qui ? Pas par moi en tout cas. J'étais encore innocent de tous les pas de travers.

### Marie-Clotilde Roose

Sur de grands cercles de craie  
ils tombent, ils se relèvent  
s'agrippent aux mains menues  
hissant leurs jeunes forces.

Ils s'amuse à tomber  
tourbillonnant, ainsi les feuilles  
sur leurs fragiles chevilles.

Les cris emplissent la cour  
des rayons les caressent  
et puis la cloche sonne.

Les voici dispersés  
et les cercles de craie  
désemplassent au soleil

jusqu'au dernier traversé  
à petits pas rapides  
(*d'un enfant d'un oiseau ?*)  
poudrés de rire et d'or.

## Martine Rouhart

Souvent j'y reviens en pensée. Le grenier de ma maison d'enfance, notre cabane à nous perchée dans les arbres. Trois petites pièces biscornues envahies de livres et de trésors oubliés, fleurant la pomme et la poire en automne. Où un souffle infinitésimal faisait voler la poussière en tous sens qui planait dans l'air, dans une faible tentative de durée. C'était notre quartier général, à mes sœurs et moi, là où se prenaient les décisions importantes. De là-haut s'envolaient bouderies et chagrins. Terre d'aventures, refuge, un monde à part peuplé de fées, de fantômes et d'une poignée d'oursins borgnes dont on ne redescendait qu'à l'heure du souper, le regard brillant et les lèvres closes sur nos secrets. Monter les marches pour s'y rendre c'était déjà vivre une belle histoire, comme rêver qu'on vole est un voyage en soi. Le grenier, lieu de toutes les rêveries, l'âme de la maison; un lieu d'élévation spirituelle, mais ça, nous ne le savions pas encore.

## Daniel Simon

### *Bambi va bien*

L'enfance est en train de se dissoudre dans des lieux d'aujourd'hui, écrans et réseaux...

Je lisais « Ils auront eu une enfance, je les ai protégés des écrans et ils ont connu les champs, les bois et l'ennui ».

Hier soir, dans ma rue, une mère surchargée de sacs et paquets laissait gambader son gamin sur le trottoir, il courait sa tablette lumineuse à la main...comme un sourcier du vide.

Des lieux : ceux de la douleur, de la jouissance et du secret. Le lit, la cabane, la cave, le grenier. Ils vont disparaître. Ils sont logés dans des récits qui ne passeront plus généralement par le livre.

Une parabole sur un toit : du fiel et du miel mêlés qui glissent dans la tête des familles.

Des lieux d'imaginaire ? Tout ce qui est interdit. Ils auraient donc tendance à augmenter....

Mais à part ça, Bambi va bien.

## Michel Stavaux

*Velahaut (à Pesches, dans la province de Namur, ancienne principauté de Liège) est le nom d'une maison de la famille de mon grand-père, terre de chasses et de serpents. J'y suis devenu poète ; j'avais le sentiment d'y régner sur la jungle : être pensant au milieu du chaos (un véritable Tarzan en culottes courtes et pour climat froid).*

## Velahaut

Le soleil est rouge  
Comme un coup de fusil

Là je règne  
Sur les roches chaudes  
Où s'accouplent les serpents



Henri Rousseau, le Douanier, *La Charmeuse de serpents*

Mireille Ury

## *La maison*

La nuit, l'été, mon lit s'envolait vers le ciel,  
Passant sans la casser par l'étroite fenêtre.  
Très haut je caressais la lune et les étoiles.  
La peau se mordorait au bout de mes phalanges.  
Bras croisés sur le coeur, je me réendormais,  
Déposant rêve bleu et poussière dorée  
Sur le tissu froncé du pyjama fleuri.

Parfois, mon chat et moi, nous tenant par la main,  
Cheminions jusqu'au bois, manger mûres, myrtilles.  
En route il me contait ses amours, ses voyages.  
Après avoir empli de fruits un grand panier,  
En silence, repus, nous regagnions le gîte,  
Laissons notre moisson, future confiture,  
Sur la table de bois de la cuisine blanche.

Avec les éléphants, perroquets, chimpanzés,  
Dans la calme touffeur d'une forêt touffue,  
J'inventais, je chantais, psalmodiais, hululais  
Des cantiques nouveaux, d'étranges mélopées.  
Quand je rouvrais les yeux, je découvrais ma mère,  
Perplexe, contemplant le fruit de ses entrailles  
Sur les marches du seuil où des fourmis dansaient.

À huit ans j'habitais dans cette maison là.



Frida Kahlo, *Autoportrait aux singes*, 1943

**Max Vilain**

## *Tu te souviens de l'étang ?*

Enfants, nous allions jouer au bois, dans la campagne, sur des terrils...

Mais après tant d'années, quand je rencontre Yves ou Marcel, bien vite, l'un de nous s'écrier :  
« Dis, tu te souviens de l'étang ? »

Bien des choses sont oubliées, non la grande mare entre ses arbres et ses haies qui filtraient la lumière et donnaient à l'eau noire tout son mystère. C'était l'étang du docteur ! Dans ce domaine interdit, on se faufilait, le cœur battant, par des trouées où nul barbelé ne nous arrêta.

Accroupis dans l'herbe du rivage, nous scrutions la merveille, l'île avec son saule pleureur au feuillage alourdi, touchant terre. On distinguait dans cette pénombre l'abri d'un cygne. Nourris par les films et les romans d'aventures, nous y découvrions le refuge d'une tribu d'indigènes belliqueux, ou le repaire de terribles pirates dissimulant quelque trésor...

Inventions ? Vieux amis, n'est-ce pas ce qui reste en nous, indestructible ?

**Jean-Luc Wauthier**

*L'enfance est un voyage oublié*, disait La Varende.

De ce voyage, nous ramenons pourtant quelques bagages, qui ont forme et force d'images.

La maison du grand-père. Les hauts plafonds blancs, la fenêtre du salon donnant sur l'Ouest quand par les crépuscules d'été, le soleil, comme écrasé sur les vitres, semblait pleurer du sang ; le canapé en acajou, derrière lequel je restais longtemps caché ; le piano et ses entrailles mystérieuses dont je pinçais les cordes. Ma grand-mère, mon père, ma mère, ma soeur, seule survivante. Les autres un à un effacés jusqu'à ce que s'éloigne la maison elle-même, qui peut être se souvient encore de nous. L'hiver, aussi : la neige sur les terrils, le

chant des mineurs ivres, dans la rue, les soirs de Sainte-Barbe.

Puis, une autre maison, celle de l'oncle Florent au bord de la Meuse. Le jardin immense, la prairie et, en contrebas, le fleuve qui, les matins d'automne, paraissait naître de la brume.

Passés l'été, l'automne, l'hiver.

Aujourd'hui, le printemps où, sur la terre, éclosent et fleurissent les souvenirs...

## Anne-Marie Weyers

Dans le hall, au pied de l'escalier monumental gît un lézard gris.

La maison est en ruines.

Il y a danger pour celui qui se risquerait à gravir les marches dégradées.

Un homme s'y aventure. Carrure généreuse, dos voûté, il n'a pas d'âge malgré la chevelure en essaim blanc qui lui couronne la tête. D'une enjambée au compas souple, immatériel, il effleure le bois meurtri, s'y pose à peine, mais la souffrance fait fi de sa souplesse lorsqu'il plie le genou, car un discret frémissement lui marque le visage.

Arrivé au sommet, il s'assied sur la marche.

Lentement, d'un ample mouvement du bras, il entoure les épaules d'un être invisible, dont la forme moulée par ce geste enrobant, se devine fragile, appuyée à la rampe. Avec respect l'homme tend l'oreille. Il écoute attentivement une confiance, chant, murmure, émanant de l'inconsistant ami. Alors lui pousse un œil joyeux à l'ombre du sourcil en broussaille où naît, du nez aquilin, la ligne sinueuse et pure de la lointaine steppe d'où il vient.



JR, *The Wrinkles of the City*, Los Surcos de la Ciudad, Manuel Martínez-Illescas Manzanares, Cartagena, Espagne, 2008

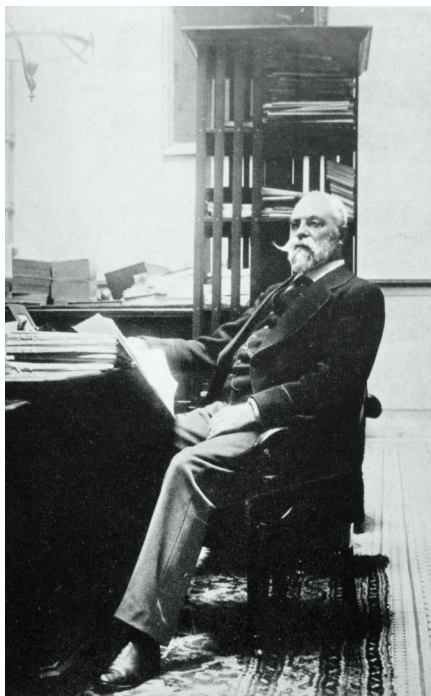


## Anne-Marielle Wilwerth

Tenir la lampe à juste distance des premières croyances  
Déjà le galbe d'un nuage  
lieu furtif de passage où les jeunes yeux se hissent  
comme au champ de foire devant la grande roue  
On habite l'émotionné  
l'incalculé  
savourant le parfait inattendu  
On s'abrite derrière le chuchotement des miroirs  
pour de vrai pour de faux  
ne connaissant aucune limite  
Il y a  
ces ballons d'irréel  
que par jeu on laisse s'échapper  
vers nos ciels intérieurs  
et  
s'invitant à l'improviste  
ces monologues à mi-voix qui nous confient le monde  
Evidemment  
de certains lieux on ne revient jamais vraiment  
mais ils tambourinent à nos tempes  
aux portes de nos refuges  
aux volets grands ouverts de l'imaginaire  
Tous ces endroits se drapent dans la soie du temps  
Toutefois comment savoir s'il n'ont pas été transformés  
par la pensée mutine qui tant de fois  
les a porté chez le couturier  
De plus  
je me demande  
si la petite gare ferroviaire existe encore  
où le poème aurait voulu descendre

Jacques Detemmerman

### *Un adversaire bruxellois du wagnérisme : le vicomte de Spoelberch de Lovénjoul*



Vicomte de Spoelberch de Lovénjoul

On connaît le fameux exorde du *Voyage artistique à Bayreuth* de Lavignac : « On va à Bayreuth comme on veut, à pied, à cheval, en voiture, à bicyclette, en chemin de fer, et le vrai pèlerin devrait y aller à genoux <sup>1</sup> ». Nombre de Belges appartenant au monde intellectuel et artistique prirent le chemin de la « colline verte ». Les collaborateurs de *L'Art moderne*, de *La Jeune Belgique*, de *La Wallonie*, de *La Société nouvelle*, divisés sur tant de choses, étaient unis dans le culte de Wagner, dont l'œuvre apparaissait comme une avancée ultime de l'art. Octave Maus, Albert Giraud, Iwan Gilkin, Henry Maubel, Albert Mockel, Georges Dwelshauvers avaient fait de sérieuses études musicales : leur engagement était éclairé. Quant à ceux qui étaient moins sensibles à l'art des sons, ils n'étaient en rien des antiwagnériens :

appartenant au mouvement moderne, ils le soutenaient sous tous ses aspects.

On imagine que le règne de l'« Enchanteur » a rencontré une certaine opposition : celle des critiques (Fétis, par exemple) et d'une part non négligeable du public qui n'aimait pas d'être troublé dans ses habitudes et se sentait peu porté sur les spéculations esthétiques.

Parmi les réactions hostiles à l'invasion wagnérienne, il en est une curieuse et à peu près inconnue.

À la fin de l'hiver 1899, quelques personnalités du monde culturel bruxellois trouvèrent dans leur courrier une brochure de 12 pages, publiée à Anvers. Son titre : *Un mot sur le théâtre royal de la Monnaie*. En sous-titre : *Février 1899*. À la fin du texte, une signature ironique : *Une flûte, pas enchantée*. À l'époque, le mystère est demeuré total. L'affaire, depuis, a été tirée au clair : l'abonné mécontent n'est autre que le grand bibliophile Spoelberch de Lovenjoul. Cette brochure est fort rare. Un exemplaire est conservé à la Bibliothèque nationale de France <sup>2</sup>. Un autre est dans les archives du vicomte conservées à l'Institut de France <sup>3</sup>. On y trouve, outre la brochure, le manuscrit autographe et les épreuves. Celles-ci montrent que l'auteur avait d'abord choisi la capitale comme lieu de publication. Afin d'égarer les esprits, il a biffé « Bruxelles » et mis « Anvers » à la place.

Né à Bruxelles le 30 avril 1836, Charles-Victor-Maximilien-Albert, vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, manifesta tôt du goût pour les choses de l'esprit et devint un client assidu des bouquinistes. À peine âgé de vingt ans, il avait trouvé sa vocation : constituer les archives du romantisme français. L'idée, qui était originale et intelligente, parut singulière. Devenue dévorante, cette passion mit parfois Spoelberch de Lovenjoul en posture délicate vis-à-vis du monde auquel il appartenait, tant ses penchants s'écartaient des valeurs établies. Les auteurs auxquels le vicomte allait consacrer sa vie et une bonne part de sa fortune suscitaient le dégoût ou le mépris. Balzac ? Un talent grossier. Musset ? Un débauché. Sand ? Un bas-bleu aux mœurs scandaleuses... et qui fumait le cigare. Incompréhension, réprobation même, rien n'y fit. Au contraire, la « manie » du vicomte s'en trouva confortée :

*C'est un emploi du temps qui vaut bien une partie de chasse, une partie d'écarté, une partie carrée, et même une journée passée aux courses, ces dernières par malheur destinées seulement à favoriser le perfectionnement de la race chevaline* <sup>4</sup>.

Spoelberch de Lovenjoul se régla une existence partagée entre Bruxelles et Paris. En France, il fréquentait le monde des lettres et du spectacle et, surtout, le monde des libraires. À Bruxelles, dans son hôtel particulier du boulevard du Régent, il accumulait les éditions originales, les manuscrits, les épreuves corrigées, les liasses de lettres.

Mettant à profit une partie des trésors qu'il avait rassemblés, Spoelberch de Lovenjoul a publié

une série d'ouvrages : *Histoire des œuvres de H. de Balzac* (1879, rééditions en 1886 et 1888), *Les lundis d'un chercheur* (1894), *La véritable histoire d'«Elle et Lui»* (1897), *Sainte-Beuve inconnu* (1901)... Ces travaux, parfaitement documentés, valurent à leur auteur plusieurs prix de l'Académie française. L'Académie royale de Belgique, elle, ne remarqua pas leur existence. Sans enfants, veuf depuis 1902, diabétique, Spoelberch de Lovenjoul songea à mettre ses affaires en ordre car il souffrait à l'idée de voir l'œuvre de sa vie dispersée aux enchères. Par testament du 2 mai 1905, sa bibliothèque, constituée à la gloire de la littérature française, fut offerte à l'Institut de France, et il demandait qu'elle soit tenue à la disposition des chercheurs dans un local qui serait la « Collection Spoelberch de Lovenjoul »<sup>5</sup>. Pour que le legs ne fût pas une charge financière, le donateur offrit aussi sa demeure du boulevard du Régent et sa dépendance donnant sur la rue Ducale<sup>6</sup>. Charles de Spoelberch de Lovenjoul mourut à Royat, dans le Puy-de-Dôme, le 3 juillet 1907. En 1910, sept wagons emportèrent 1500 manuscrits, 40 000 livres, près de mille titres de périodiques et un gros paquet d'archives personnelles...

Venons-en à la mystérieuse brochure de 1899.

Elle apprend qu'à la Monnaie, l'émotion règne au sein du public suite au départ prochain de plusieurs membres de la troupe. Certains emplois vocaux ne seront donc pas attribués, si bien que de nombreuses œuvres populaires ou des nouveautés attendues par les amateurs ne pourront être mises à l'affiche. Quand découvrira-t-on enfin *La Bohème* de Puccini ? Et aussi, « pourquoi ne pas monter, ou remonter, certains ouvrages tout à fait classiques, tels que les chefs-d'œuvre suivants de Mozart, pour ne parler que d'eux, *Les Noces de Figaro*, *La Flûte enchantée*, *L'Enlèvement au sérail* et *Peines d'amour perdues*<sup>7</sup> [...], une exquise partition, inconnue à Bruxelles ? » Une lassitude évidente s'est emparée des spectateurs. Le choix d'ouvrages anciens est trop limité. Quant aux œuvres nouvelles, « à tort ou à raison, ils ne peuvent en supporter l'incommensurable ennui ». En effet, « ces dernières œuvres, presque toutes mort-nées, sont en grande partie mises au jour avec l'argent de ces mêmes abonnés, condamnés ainsi à favoriser l'éclosion d'ouvrages qui les font fuir en masse ! »

Tièdement accueilli à Paris, *Thaïs* a pourtant été monté à la Monnaie<sup>8</sup>. « Désastre lyrique » à l'Opéra, *Messidor* de Bruneau n'en a pas moins été retenu par la direction. À l'affiche de la Monnaie, on trouve des œuvres faibles, mais malheureusement aussi celles qui relèvent de

l'esthétique wagnérienne et qu'une minorité active impose au public. En dépit de l'accueil favorable de la presse spécialisée, les opéras post-wagnériens n'ont pas fait une longue carrière. C'est ce qui autorise l'auteur à dire que la première scène belge devenait « le cimetière de tous les ouvrages injouables et injoués du monde entier ». Le wagnérisme amenait avec lui des changements lourds. Irréversiblement, il modifiait la pratique et le vécu du spectacle. L'opéra y gagna en sérieux et en dignité. C'est finalement le théâtre tout entier qui bénéficia de cette évolution. L'un des aspects les plus immédiatement frappants de la réforme wagnérienne fut l'extinction des lumières dans la salle. Pour un spectateur du XIX<sup>e</sup> siècle, le spectacle était partout. Aux yeux des adeptes de la religion nouvelle, c'était mélanger le sacré et le profane. Avec l'éclairage électrique, il devenait facile de plonger la salle dans l'obscurité. Cet usage, qui nous paraît tout naturel, était pourtant une petite révolution qui mécontenta fort Spoelberch de Lovenjoul. Il se fait le porte-parole des malheureux spectateurs « plongés de force » dans les ténèbres. Comment, dans ces conditions, consulter le livret vendu au théâtre ? Et le vicomte de proposer un moyen de dissiper cette oppressante nuit : que chacun vienne avec une lanterne !

L'opuscule finit par une série de conseils donnés tant à la direction qu'aux spectateurs. Redoutez les chefs d'orchestre qui ne poursuivent qu'un seul but : « amener Bayreuth à la Monnaie, afin d'arriver à introduire un jour en leur seule personne la Monnaie à Bayreuth ! ». Fuyez les monomanes, ne comptez pas sur l'appui des pouvoirs publics, moins encore sur celui des politiciens et des loges maçonniques.

Il y a à prendre et à laisser là-dedans ! Et il y aurait beaucoup à commenter. Le chef d'orchestre Joseph Dupont, qui est probablement visé, a fait presque toute sa carrière à Bruxelles... Quant à la « jeune école », c'est-à-dire l'école franckiste, elle comptait des talents de premier ordre. Si *Fervaal* de Vincent d'Indy nous était proposé dans de bonnes conditions, et, de préférence, en version de concert, nous découvririons une œuvre écrite d'une main experte, infiniment supérieure à sa réputation d'opéra épigonal et ennuyeux qui, à en croire le vicomte, « mieux qu'aucune machine pneumatique [parvient] à faire instantanément le vide dans une salle <sup>9</sup> ».

La brochure de Spoelberch de Lovenjoul n'a, à notre connaissance, eu d'écho que dans *L'Art*

*moderne* <sup>10</sup>. Sous le titre « Querelles de ménage — Ruzie in 't huishouden », Edmond Picard rend compte de la plaquette qu'il juge « intéressante et amusante à lire ». Elle contient « du bon et du mauvais, des remarques pertinentes et des sottises ». L'essentiel de l'article est constitué de longues citations. Le débat qu'on attendait est escamoté.

En cette même année 1899, Spoelberch de Lovenjoul a eu l'occasion de préciser ses goûts musicaux dans l'avant-propos de sa recension des *Poésies de Théophile Gautier* mises en musique. Avant tout perçoit une vive nostalgie de la mélodie (mot « aujourd'hui rayé du dictionnaire ») et du *bel canto*, « art tout de charme, de goût et de délicatesse ». Au chant orné, « qui procure à l'auditeur une sensation instantanée et presque physique de jouissance artistique », a succédé un « funeste système » qui confond deux genres distincts : les œuvres théâtrales et les œuvres symphoniques. La « mélodie continue », qu'accompagnent des harmonies dictées par une science aride, a envahi l'art lyrique. Cette critique peut sembler excessive. Elle est à la fois trop générale et systématiquement hostile à un mouvement précis. En fait, ce qui est reproché à Wagner et au wagnérisme est une tendance qui a traversé tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Quant à la piètre estime dans laquelle les milieux avertis tenaient alors la musique antérieure à Beethoven et au drame lyrique, elle constitue un chapitre de l'histoire du goût. On verra d'ailleurs, au fil des années, l'équipe de *L'Art moderne* réévaluer Mozart, Bach, Monteverdi, voire des compositeurs plus anciens encore <sup>11</sup>. Le pamphlet de Spoelberch de Lovenjoul ne serait qu'une pièce à ajouter au dossier des réticences suscitées par ce qui semblait alors le *nec plus ultra* de la modernité, si deux détails ne venaient requérir notre attention.

D'abord les allusions à Mozart. Le vicomte apprécie vivement le Salzbourgeois en un temps où celui-ci était loin d'occuper le premier rang. On le jouait, certes, mais rarement, et toujours dans des versions trafiquées. Reste que l'on redécouvre Mozart à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, tant en France que dans le monde germanique <sup>12</sup>. En retard d'une mode, Spoelberch de Lovenjoul anticipait un peu sur la suivante.

L'autre notation curieuse est l'évocation du plaisir presque physique procuré par le *bel canto*. Comment ne pas songer à Stendhal ? L'auteur de la *Vie de Rossini* a passionnément aimé l'opéra italien qui avait inventé les « chants les plus doux, les mélodies les plus suaves, les

cantilènes les plus voluptueuses...<sup>13</sup> » Le *bel canto* est fondé sur une poétique abstraite où l'émotion et le plaisir naissent de la beauté du chant et n'existent que par lui. Cette esthétique hédoniste et aristocratique était incompatible avec le drame lyrique, chargé — et surchargé — de philosophie idéaliste. Le courant wagnérien et post-wagnérien se voulut une « religion de l'art ». Cette orientation culmina avec *Parsifal* (« festival scénique sacré »), réservé à Bayreuth et interdit d'applaudissements, comme une messe ! Ces dérives devaient déplaire à Spoelberch de Lovenjoul. Outre l'amour du beau chant, il avait quelques traits communs avec Stendhal : une humeur vive et une ironique indépendance d'esprit.



Décor de la création de *Parsifal*, Théâtre royal de la Monnaie, 1914, photo de la création (Parsifal et les filles fleurs)

---

1. Paris, Delagrave, 1897.

2. 8o Yf. Pièce 607. Le catalogue l'attribue au vicomte sur la foi d'une note manuscrite.

3. Cette brochure est le numéro 12 des œuvres de Spoelberch de Lovenjoul dans la parfaite bibliographie établie par Roland d'Anethan pour *Le Livre & l'Estampe*, no 137, 1992, p. 75-106.

4. « Contre l'oisiveté », *Revue générale*, décembre 1895, p. 805-810. Repris comme avant-propos à un des volumes des « Études balzaciennes » : *Un roman d'amour*, 1896.

5. D'autres parties de ses collections, notamment sa bibliothèque musicale, furent dispersées. Voir Catherine Gaviglio-Fairve d'Arcier, « À la recherche d'une collection perdue. La bibliothèque musicale de Lovenjoul », dans *La Vie romantique. Hommage à Loïc Chotard*. Textes réunis par André Guyaux et Sophie Marchal. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 205-220.

6. La France y établira son ambassade.

7. *Così fan tutte*.

8. Oui, mais *Thaïs*, après plusieurs remaniements, a connu un immense succès.

9. Il faut surmonter le premier acte qui demande environ 70 minutes (220 pages dans la partition d'orchestre) pour exposer un problème peu palpitant. Les « tunnels » sont inévitables...

10. 7 mai 1899, p. 161-162.

11. Seul subsistera — jusqu'au dernier jour — un dédain absolu pour la musique italienne romantique ou vériste. Autre chapitre de l'histoire du goût...

12. M. Couvreur, « Une insupportable légèreté de l'être : Mozart en France au début du XX<sup>e</sup> siècle », dans J.-L. Jam (éd.), *Mozart : origines et transformations d'un mythe*. Berne, Lang, 1994, p. 117-129.

13. *Vie de Rossini*, ch. VII.

Marc Wilmet

## *Pervers Pépé*

Dans la comédie-vaudeville qu'Eugène Labiche et Alphonse Jolly avaient intitulée *La grammaire*, le protagoniste, Caboussat, voyait ses aspirations sociales contrariées par de sérieux manquements orthographiques : « Je suis riche, considéré, adoré... et une chose s'oppose à mes projets... la grammaire française !... Je ne sais pas l'orthographe ! Les participes surtout, on ne sait par quel bout les prendre... tantôt ils s'accordent, tantôt ils ne s'accordent pas... quels fichus caractères ! Quand je suis embarrassé, je fais un pâté... mais ce n'est pas de l'orthographe ! » (scène 5).

Au premier rang de ces participes passés caractériels (que désormais — un clin d'œil à de vieilles connaissances — nous appellerons « PP ») figure le PP des verbes dits « pronominaux ». Bernard Pivot, à qui le journaliste Laurent Delahousse renvoyait le 12 janvier 2014, sur France 2, la question rituelle de l'ancien animateur d'*Apostrophes* à ses propres invités : « Si Dieu existe, qu'aimeriez-vous lui entendre dire quand il vous accueillera ? », a répondu significativement : « Bonjour, Pivot. Vous allez pouvoir m'expliquer les règles d'accord du participe passé des verbes pronominaux. Je n'y ai jamais rien compris. »

Pourquoi donc ? Frères humains, reconvoquez un instant vos souvenirs d'école.

Les verbes pronominaux créent leurs formes composées au moyen de l'auxiliaire *être* : par exemple *se construire*, *s'abstenir*, *s'apercevoir*... et *s'être construit*, *s'être abstenu*, *s'être aperçu*... Or, pour l'accord, si le PP suit parfois la règle des PP employés avec *être* (le PP s'accorde « avec le sujet »), il suit le plus souvent la règle d'accord des PP conjugués avec l'auxiliaire *avoir* (le PP s'accorde « avec le complément d'objet direct » — en abrégé C.O.D. —, à condition que ce complément le précède). De là une double difficulté : *primo*, séparer les deux types ; *secundo*, le tri une fois effectué, ou bien identifier le sujet (exemple *La maison s'est construite* : sujet *la maison*) ou bien remplacer l'auxiliaire *être* par l'auxiliaire *avoir* afin de débusquer et de localiser le complément adéquat (exemples *La maison que Pierre s'est construite*... et *Pierre s'est construit une maison* = « Pierre a construit la/une maison » : C.O.D.



antérieur *que* « mis pour » *la maison*, C.O.D. postérieur *une maison*).

Il y a peu de chance que ma notoriété de linguiste remonte jusqu'à Dieu. J'encours qui plus est le risque, le jour venu, de comparaître devant l'Autre. Dommage, car je brandirais *ma* solution grammaticale.

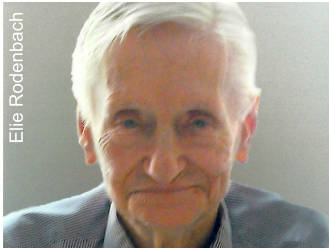
Le PP, son nom l'indique, « participe » de deux natures, celle du verbe et celle de l'adjectif. Les règles classiques exercent la nature verbale du PP en imposant de trouver un sujet ou un C.O.D. Contre-proposition : faire toujours du PP un adjectif au même titre que le PP de par exemple *une maison construite*. Le donneur d'accord résulte alors de la seule question *Qui ou qu'est-ce qui est (n'est pas) PP ? (qui est-ce qui ?* cherche un donneur d'accord animé, *qu'est-ce qui ?* cherche un donneur d'accord inanimé). Soit *La maison s'est construite* et *La maison que Pierre s'est construite* : « — qu'est-ce qui est construit ? — la maison », indépendamment de la fonction de sujet dans la première phrase et de C.O.D. dans la seconde.

En l'absence de donneur d'accord ou en présence d'un candidat donneur dépourvu des marques de genre et de nombre, le PP s'écrit par défaut au masculin singulier. Ne reste qu'à éclairer les cas où le mécanisme échoue. Le principal est l'arrivée tardive du donneur d'accord potentiel (par exemple *une maison* dans *Pierre s'est construit une maison*). À quoi s'ajoutent 1° le PP en tournure impersonnelle : *Les maisons qu'il s'est construit un peu partout...* ; 2° le détachement « à gauche » du C.O.D., que reprend éventuellement le pronom *en* : *Une maison, Pierre s'est construit* = « pas un palais ni une cabane » et *Une maison, Pierre s'en est construit une...* ; 3° les PP *fait* et *laissé* suivis d'un infinitif : *La maison que Pierre s'est fait construire/s'est laissé démolir...*

C'est tout ? À une précaution près. Certains verbes pronominaux n'existent pas sans leur pronom (la tradition grammaticale les répute « essentiellement pronominaux ») : *s'abstenir*, *s'absenter*, *s'ébattre*, *s'emparer*, etc. (une liste dont *s'arroger* est exclu du fait qu'il a un C.O.D. : *Pierre s'est arrogé le droit de...*). Ou encore ils acquièrent un sens différent à cause du pronom : *s'apercevoir* (= « constater », ≠ « se voir »), *s'assurer*, *s'élançer*, *se moquer*, etc. (une liste dont *se plaire* = « s'amuser », *se déplaire* = « s'ennuyer », *se complaire* = « se délecter », *se rire* = « se moquer » sont exclus... inexplicablement). On conçoit aisément que la question

heuristique doit intégrer le pronom *se* : *Qui ou qu'est-ce qui s'est (ne s'est pas) PP ?* Concrètement, *Marie s'est abstenue de construire* ou *Marie s'est aperçue d'un défaut de construction* : « — qui est-ce qui s'est abstenu/aperçu ? — Marie ».

C'est vraiment tout ? Oui. Faites l'essai et, en attendant le Jugement dernier, j'espère que les élèves, les parents... et les professeurs débarrassés d'une lourde croix me voteront *illico* une indulgence plénière.



***Lors de sa séance du 18 février 2015, l'AEB a remis le prix Elie Rodenbach à Jan Baetens.***

***Ce prix attribué une seule fois, couronne l'oeuvre d'un poète flamand d'expression française.***

### Renaud Denuit

## *Elie Rodenbach*

Elie Rodenbach naquit à Gand le 26 février 1922. Il était apparenté au célèbre Georges Rodenbach, auteur de *Bruges-la-Morte*.

Il collabora, comme journaliste, au *Courrier de Gand* et publia des contes dans *Le Phare*. Il s'intéressait et s'adonnait non seulement à la littérature, mais aussi à la peinture et à la gravure.

En 1977 il fonda la *Kermesse aux Poètes* en Flandre, initiative qui lui valut le Prix de l'Alliance française pour l'action en faveur de la langue française dans sa région. Au demeurant, il restait profondément ouvert à la littérature néerlandophone.

En 1981, il s'établit au Grand Béguinage à Sint-Amandsberg (Gand), dont il allait devenir conservateur à vie du musée et du patrimoine.

Son œuvre est essentiellement poétique : deux recueils publiés chez Unimuse à Tournai (*Le cœur ouvert*, 1953 et *Cueillis en Flandre*, 1955), un chez Poésie-Partage à Saint-Ghislain (*Sur l'enclume de la mémoire*, 2000), les autres étant publiés à Gand : *Pétrir du ciel* (1957), *Élégies pour un printemps mort-né* (1959), *Aux quatre vents des saisons* (1961), et surtout *Loin des fontaines adolescentes*, préfacé par Georges Sion, ouvrage qui lui avait valu le Prix Aristide Briant France en 1981.

Il publia également des œuvres en prose : un récit de voyage, *Nous avons vu la Grèce* (Erasmus, Gand, 1958) et un court essai, *Mon cousin Georges* (La Revue générale, 1999).

Plusieurs de ses poèmes ont été repris dans des anthologies, dont celles de l'AEB de 1980 et 1985. Ses principaux livres, et spécialement *Cueillis en Flandre*, ont fait l'objet d'une recension dans le dictionnaire des œuvres poétiques publié en tome 2 des *Lettres françaises de Belgique*, ouvrage de référence publié sous la direction de Robert Frickx et Raymond Trousson chez Duculot en 1988. Dans cette recension, Michel Joiret écrit : « L'œuvre d'Elie Rodenbach se distingue par l'exacerbation d'un sentiment d'inquiétude permanent qui affleure dans l'évocation de la jeunesse perdue, de l'amour insaisissable et de de la souveraine précarité des choses et de l'instant. » Mais il souligne aussi que l'amour de la nature, et spécialement des paysages de Flandre où domine l'eau, aide le poète à éprouver une forme d'espérance.

Membre fidèle de l'AEB, Elie Rodenbach était une personnalité attachante et généreuse, dont la grande sensibilité était marquée par certains épisodes de sa vie personnelle, dont le drame intime de la transsexualité. Ce qui ne l'empêcha pas de démontrer une volonté, un talent et un rayonnement qui étaient reconnus, tant dans sa région gantoise et les milieux culturels flamands, que parmi nous, dans la Belgique francophone. Il fut donc un jeteur de ponts entre ces deux mondes que les réformes institutionnelles poussaient à l'ignorance réciproque, bien que géographiquement si proches : tel était son idéal, telle fut sa contribution originale supplémentaire à nos lettres.

Elie Rodenbach fut ainsi cohérent avec lui-même jusqu'au bout, en demandant que soit créé le prix que nous remettons ce soir à un auteur flamand ayant choisi de s'exprimer en français, sans rien renier de ses racines.

Claire Anne Magnès

## *Jan Baetens ou le choix du français comme langue d'écriture*

Poète, prosateur, éditeur, Jan Baetens, à qui fut décerné voici deux ans le Prix triennal de poésie de la Communauté française, est un Flamand qui a fait le choix délibéré du français comme langue d'écriture.

Né à Sint-Niklaas en 1957, flamand, et de langue flamande, par sa famille, ses études, son métier, Jan Baetens est professeur à la KUL où il enseigne les affaires culturelles : il a la charge d'un master « destiné à améliorer les étudiants sur un plan culturel ». Chez lui, avec sa femme et son fils, il parle néerlandais même si, avons-nous lu, il lui arrive de rêver en français.

Adolescent, lors d'un séjour chez une tante de son père qui, ayant épousé un Wallon, vit en Wallonie, il découvre la littérature française. Il la lit d'abord en traduction, puis, passionné notamment par le nouveau roman, il désire la lire dans le texte. Plus tard, il découvrira la littérature belge de langue française, en particulier la poésie. On peut supposer que c'est l'amour des lettres qui le détermine à faire des études de philologie romane. Il a toutefois hésité entre cette orientation et l'archéologie.

En 1985, il fonde avec son ami Benoît Peeters et avec Marc Avelot Les Impressions nouvelles, maison d'édition de littérature contemporaine – poésie, romans, essais. Codirecteur de la revue *Formules*, rédacteur en chef adjoint de *FPC / Formes poétiques contemporaines*, sémiologue, il est aussi extrêmement intéressé par le cinéma. Deux de ses œuvres en témoignent : *Vivre sa vie* et *La novellisation*.

Sauf erreur de notre part, il publie pour la première fois en 1996, et en français : un volume de poèmes intitulé *416 Heptasyllabes*.

Si Jan Baetens a fait le choix du français comme langue d'écriture, c'est pour plusieurs raisons. Sa langue maternelle étant le flamand, écrire en néerlandais signifiait déjà s'exprimer dans une

autre langue. Il lui a préféré le français. Parce que langue de culture et de plus grande diffusion ? Oui, mais c'est moins vrai qu'autrefois. Ce choix, dont Baetens s'explique dans sa postface à *Slam !*, va de pair avec une forme de mélancolie : « on est venu trop tard, et peu importe dès lors d'utiliser une langue qu'on peut craindre sur le déclin, à moins que cela n'importe absolument et que ce soit absolument juste de choisir une telle langue pour se jeter dans une telle aventure, d'autant plus nécessaire que profondément mélancolique. »

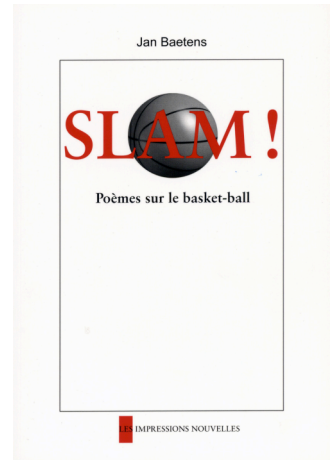
Mais la raison majeure est sans doute la contrainte que cette langue non maternelle impose au poète. Car la contrainte est un élément essentiel de l'écriture de Baetens. Elle se révèle triple : écrire

- dans une langue étrangère : le français ;
- sur un sujet extérieur à soi : un objet, un métier ;
- dans une forme donnée : heptasyllabe, sonnet...

Au cours d'un entretien mené par Monique Discalcius et publié dans *Le Ligeur* du 9 avril 2008, Baetens déclare : « La syntaxe des deux langues est tellement différente que je dois penser en français pour écrire ensuite. J'évite tout néologisme, parce que je veux être compris. Le premier contact du lecteur avec mes poèmes doit être facile. C'est dans la construction que réside l'originalité, j'aime faire du neuf avec des mots que tout le monde comprend. Pas d'hermétisme. J'aime le complexe mais pas le compliqué ! »

Après les *416 Heptasyllabes*, Baetens publie plusieurs volumes de poèmes et un essai :

- *Arts poétiques*, Baetens/Comp'Act, Le Polygraphe, 2003.
- *Cent fois sur le métier*, Paris-Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2004 : cent poèmes, sur cent professions différentes.
- *Vivre sa vie*, *ibid.*, 2005 : novellisation en vers du film de Jean-Luc Godard ; quinze tableaux de formes et de longueurs différentes.
- *Slam ! Poèmes sur le basket-ball*, *ibid.*, 2006.
- *Cent ans et plus de bandes dessinées (en vers et en poèmes)*, *ibid.*, 2007 : une soixantaine



de textes de formes différentes restituent l'atmosphère de BD aimées et admirées. Le classement est chronologique et les noms des auteurs (Töpffer, E.P. Jacobs, Schultz...) constituent les titres.

- *La novellisation*, ibid., 2008 : essai consacré à ce genre littéraire relativement récent. Terme venu de l'anglais (on écrit aussi *novélisation*), la novellisation désigne la transcription en roman d'un film ou d'un scénario. L'ouvrage de Baetens comporte un historique du genre, en analyse plusieurs réalisations, étudie la novellisation en tant que texte et objet éditorial.

En 2008, le Prix triennal de poésie de la Communauté française est attribué à Jan Baetens pour *Cent fois sur le métier*. Il lui est remis le 29 février 2008. Le début du discours de remerciement de l'écrivain nous en dit tant sur le choix de sa langue d'écriture que tout commentaire nous semble superflu.

« Aujourd'hui, les poètes flamands d'expression française sont plus rares encore que les 29 février, et je ne pense pas être le seul à le regretter. Non pas par nostalgie, en songeant à tous ces auteurs flamands qui ont enrichi le patrimoine des lettres belges, mais à cause du présent et surtout de l'avenir. Je crois en effet qu'une littérature gagne à s'ouvrir à celles et à ceux qui la choisissent librement – par conviction, par désir, par amour.

C'est exactement mon cas. Tout le monde sait que je n'écris pas en français par atavisme, par tradition familiale, par souci de distinction, mais par une nécessité intérieure. Le choix du français est un choix voulu, pleinement assumé, que j'ai toujours défendu contre l'incompréhension et les moqueries de certains proches (du reste, presque personne en Flandre ne sait que j'écris). C'est le défi que pose le choix d'une langue étrangère qui m'a permis de trouver ma voix et ce sont les exemples de la littérature française et belge qui m'aident à me faire étranger à moi-même – condition *sine qua non*, selon moi, de toute parole véritablement littéraire. Écrire n'est pas une manière de s'exprimer, mais une façon de "partager le sensible", pour citer Jacques Rancière, c'est-à-dire une façon de proposer aux lecteurs de nouvelles façons de voir le monde – et le mot important est ici "monde", non le mot "moi" ».

---

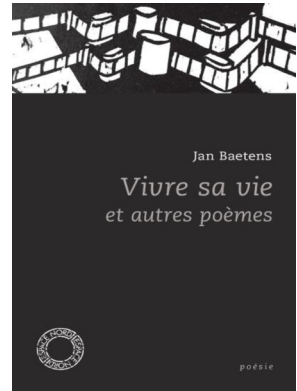
Ce texte applique les recommandations orthographiques de 1990.

Cet article a paru dans *Nouvelles de Flandre*, n° 56, avril 2010, pages 10-11. Nous remercions Edgar Fonck et l'Association pour la Promotion de la Francophonie en Flandre (A.P.F.F.) d'en autoriser la reproduction dans *Nos Lettres*.

Vincent Tholomé

## *Vivre sa vie, tous sens dehors*

Jan Baetens a publié une quinzaine de recueils en une quinzaine d'années. Ces jours-ci, sort, chez Espace Nord, une anthologie reprenant l'entièreté de deux de ces recueils, *Autres nuages* et *Vivre sa vie*, ainsi que de larges extraits de deux autres, *Cent ans de bande dessinée* et *Cent fois sur le métier*. Belle occasion de se pencher sur le parcours d'un de nos plus discrets et singuliers poètes. D'autant plus que, ô joie, outre l'habituelle analyse de l'oeuvre en fin de volume, cette anthologie est émaillée de prises de position de l'auteur quant à la poésie, la langue française, et que la postface de Sémir Badir à *Vivre sa vie* y est entièrement reproduite !



Ce qui ressort de tout cela ? À mes yeux, une position très particulière dans le champ de la poésie contemporaine française. Jan Baetens n'y appartient, à proprement parler, à aucune chapelle. Bien sûr, il ne vient pas de nulle part. Si Ponge et Queneau comptent parmi ses ancêtres, ses frères et soeurs ne sont pourtant pas à chercher dans la poésie contemporaine française. On les trouverait plutôt du côté de la production anglo-saxonne, voire américaine. En résumé, et pour nous tenir à quelques courants dominants de notre époque, Baetens n'est : ni un poète sonore ou performatif, ni un lyrique mettant en scène un « je » exacerbé, ni – et surtout pas ! – un de ces poètes philosophes dits « minimalistes », ni l'un de ceux qui écrit sans cesse sur la langue.

Alors, Baetens, c'est qui ?, c'est quoi ?

Eh bien, Baetens, c'est avant tout un poète de l'objet. Focalisé sur les minuscules objets du monde. Ceux qui ne comptent pas. Restent dans la marge des images. Un bruit. Une coiffure. La couleur d'une robe. Une conversation banale et quotidienne. Chaque recueil poursuit le même but : tourner, épuiser par de multiples variations, angles d'approche et formes poétiques, un objet simple et quotidien du monde. Cela peut être un film, comme dans *Vivre sa vie* ; le basket-ball, comme dans *Slam !* ; le travail, comme dans *Cent fois sur le métier*, etc.

Pas de « grandes affaires » donc, dans les poèmes de Baetens. Pas de « grands thèmes si éternellement poétiques ». Il faut dire que traiter de « grands thèmes » reviendrait, peu ou prou, à laisser le sujet – en gros, le « moi de l’auteur » – s’exprimer. Tout le contraire de ce que, poète discret, Baetens désire : s’engager du côté du monde et de ses objets. Leur laisser radicalement la part belle.

Cela veut dire ? Une fois mise de côté l’insupportable présence de l’auteur, concevoir des poèmes comme des objets voués à laisser, si possible, toute la place aux discrets objets du monde.

Cela veut dire ? User de stratégies mettant discrètement de côté l’envahissant ego. Ralentir l’écriture et son tempo, par exemple. Les contraindre. Contrairement à ce que croient, naïvement, les adversaires des contraintes d’écriture, celles-ci ne sont pas des jeux. On ne choisit ni n’invente pour « le fun » les contraintes qu’on se donne. Baetens écrit en vers plutôt qu’en prose. En français plutôt qu’en néerlandais. En poèmes « formatés » (sonnets, tétrasyllabes, en strophes diminuées, en vers répétés, etc.) plutôt qu’en vers libres. Ce faisant, Baetens ralentit le tempo. S’oblige ainsi à se focaliser sur un problème « technique » plutôt que sur la question d’un « moi » à exprimer.

Cela veut dire que c’est sans âme, sans émotion ? Non. La « prouesse technique » n’est pas un but en soi. Pas pour rien que, souvent, les vers de Baetens sont « bancals ». Ne respectent pas les contraintes au pied de la lettre. Pas pour rien non plus que, le temps passant, Baetens allège son « système » de contraintes. Le but premier est de se focaliser sur l’objet. De mettre en lumière, sans morale, sans leçon, ce qui, dans le monde, n’est jamais vu. Entendu. Un détail oublié. Le but premier est de nous proposer discrètement un détour. De ne pas nous laisser emporter par ce qui, en tonitruant, cherche à capter notre attention. De voir, dans les marges des images, des coeurs battre. Des corps bouger. Des objets vivre une vie, belle et légère.

Alors, Jan Baetens, c’est qui ? Un poète qui, délibérément, se situe à la marge de la marge. Pratiquant d’un genre littéraire négligé de nos jours. Fabricant d’objets, qui, en toute discrétion mais de façon radicale et têtue, nous donne à lire et à sentir, tous sens dehors, comment il traverse le monde et vit sa vie.

Jan Baetens, le plus libre des poètes que je connaisse.

---

Jan Baetens, *Vivre sa vie*, Bruxelles, Espaces Nord, 2014, 256 p., 9,50 €

Avec l’aimable autorisation du *Carnet et les instants* n° 183 (octobre-novembre 2014)





## *Poèmes de Jan Baetens*

### **SLAM ! Poèmes sur le basketball**

Bruxelles, Les Impressions nouvelles  
2006, 78 pages, ISBN 2-87449-016-4

#### AU LECTEUR

Dans ses livres Henry David Thoreau  
prescrivait à l'intellectuel le travail des mains,  
plusieurs heures par jour, dur.

D'autres font l'éloge des maladies,  
donnent leur cheval pour un royaume,  
s'abstiennent de faire l'aumône.

Jetez ce livre, lecteur, et passez-moi la balle.

**VIVRE SA VIE. Une novellisation en vers du film de Jean-Luc Godard**

Bruxelles, Les Impressions nouvelles  
2005, 64 pages, ISBN 2-906131-93-8

V.

Nana rencontre une amie.

Nana se fait promener par un ami.

Nana rencontre une femme

seule, c'est une amie, c'est

Claudine, elle est seule

avec deux enfants, elle

n'a pas d'abord choisi

d'être seule, puis elle l'a fait.

J'ai un travail, j'ai un manteau.

Je bois du vin blanc. Je travaille

comme prostituée. Chaque femme

seule a un seul homme,

beau, fort, qui boit du café,

qui en général ne travaille pas.

Claudine dit que Nana est libre. Libre

heureuse, libre malheureuse, c'est un

choix. Je suis libre de me donner

c'est une liberté qui ne se donne pas.

C'est la loi, elle a changé, mais

c'est la loi. C'est le travail

qu'on cherche, qu'on prend,

qu'on donne, qu'on est.

La caméra aussi est libre,

elle se lève de table, monte

en voiture, fait son travelling,

commence à suivre le trottoir.

Nana n'est plus là. Alors

à l'écran on ne voit plus qu'elle.  
Quelqu'un regarde en arrière  
car on est libre, au cinéma,  
de tourner le regard où l'on veut,  
de percher les yeux où le corps est absent.  
Le regard s'agrippe au-devant d'une salle  
de boulevard où passe,  
par un juste retour  
du réel, *Jules et Jim*.

### **LE PROBLEME DU SUD**

Bruxelles, Les Impressions nouvelles  
2013, 80 pages, ISBN 978-2-87449-167-2

1.

A l'aube un homme s'est levé.  
Le nom qu'il porte est espagnol,  
C'est presque tout ce qu'il possède  
Le voici à table, devant son seul repas :  
Le pain nu, à deux doigts du couteau,  
Une cruche sans couleur, le fromage  
A partager avec le chien qui dort encore.  
L'homme regarde droit devant lui, inconscient  
D'être regardé, c'est un dessin dans un livre.  
Nous le regardons droit dans les yeux.  
Le dessin suivant montre le plateau immense  
Qu'il traverse en silence, avec un invisible troupeau.  
C'est comme ça qu'on apprend les langues,  
Les choses, les règles, les exemples, la morale,  
Que l'on trahit par cœur comme un poème.

Jan Baetens



**LE PROBLÈME DU SUD**

poésie

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

5.

Un vieil homme marche  
Dans une terre sans chemin, sans pays.  
Sa marche est de suivre le troupeau qu'il mène,  
Puis de revenir, toujours ici.  
Voyager est un mot du dictionnaire.  
L'homme est maintenant assis,  
Coudes et couteau sur table,  
La même table où l'eau est coupée  
De pain gris, de lait noir.  
Son silence cache et continue  
Jusqu'au bruit de ses pas.  
Plus loin la coupe portée  
De sa propre main reste vide.  
Il est trop tôt pour la remplir, pour connaître  
Les mots pleins que le manuel ne donne pas encore.  
Rien n'est prêt pour faire sentir le vide  
Entre les mots et le monde.



Constantin Permeke, *Le mangeur de pommes de terres*, 1935

**Jean Lacroix**

## *Soirée des Lettres du 15 octobre 2014* Anna Gold, Claude Donnay, Philippe Cantraine

Pour cette séance, première de la saison 2014-2015, qui succède à la rentrée littéraire, les trois auteurs du jour illustreront le genre de l'essai, de la poésie et du roman.

Anna GOLD, présentée par Joëlle VAN HEE, ouvre le bal avec son ouvrage *La réussite au féminin*, publié aux Editions Vitamines. C'est à un regard positif sur les femmes et à une reconnaissance de leur apport dans la société que s'attelle Anna Gold dans cet essai, où elle estime qu'il faut rendre justice à ces femmes oubliées qui ont contribué à l'histoire de l'humanité dans le domaine des arts et de la pensée, mais aussi en politique, en écologie, en biodiversité...

Elle pense que le terme « féministe » a une connotation négative et que celui de « femmes réussissantes » est plus positif. Elles sont devenues un atout, on a besoin d'elles et de leur spécificité. Toutefois, subsiste encore ce qu'Anna Gold nomme une « taxe femme », qui « oblige » les femmes à travailler plus avant d'être reconnues ou appréciées, considérées comme crédibles ou compétentes.

Il faut que ce concept disparaisse. Il faut en arriver à concilier emploi et maternité, sans pénalisation salariale, pour éviter le « burn-out » qui en découle souvent. Les hommes sont considérés comme des alliés dans cette marche en avant.

Cela signifie aussi une revalorisation de l'enseignement, l'éducation étant la priorité. Anna Gold consacre une bonne partie de son livre aux enfants. Il est essentiel de transmettre à la jeunesse un monde égalitaire ; il faut donc faire entendre la voix des femmes, leurs opinions, la souffrance des filles, des jeunes, des enfants. Elle écrit des articles à ce sujet dans le Huffington Post et dans le magazine M... Belgique, pour souligner les avancées, inciter à la vigilance, dénoncer les reculs...

ANNA GOLD



Essai



*La réussite au féminin* est un essai qui vise au progrès de la société. Il est écrit dans un style agréable, on y trouve des anecdotes, des histoires pour sourire, s'informer et se forger sa propre opinion. Il s'adresse à tout le monde, car hommes et femmes sont concernés. Chacun d'entre nous est l'artisan, ou, selon le mot qu'Anna Gold emploie finement, « l'ambassadeur » de la réussite au féminin. « Vouloir mettre en place un présent et un avenir de respect, de partage, d'entraide, de solidarité, d'égalité, d'humanité ne peut donc pas être considéré comme une utopie, mais bien comme une prise de conscience de valeurs à respecter et une envie, un besoin de vouloir sans cesse avancer, progresser. »

C'est à Philippe LEUCKX que Claude DONNAY a demandé de dialoguer autour de son récent recueil, publié par L'Arbre à paroles. Douze livres à l'actif de ce poète depuis 1994, un univers

intimiste où la nature et la fraternité tissent l'essentiel d'une sensibilité et d'une écriture. Le dernier-né porte un beau titre grave : *Chant pour un corps déserté*. C'est une forme de récit dans lequel deux personnages nous racontent leur histoire. Le lecteur peut suivre le périple d'Abel et de Hannah ; avec eux, il prend conscience d'un amour qui naît, avant de s'épanouir. Tous deux vivent sous ses yeux avec intensité et tendresse :

Claude Donnay  
*Chant pour  
un corps déserté*



L'Arbre à paroles

*Abel a chassé le vent et gardé les hirondelles dans l'angle  
de la cheminée.*

...

*Ils ne ferment pas la porte pour que leur bonheur puisse  
voler dans le ciel transparent.*

...

Abel et Hannah ne sont pourtant pas à l'abri, car, sur leur chemin, la gravité, la peur, le silence guettent leur bonheur. Dès lors, « chaque rue est une impasse, chaque chemin un inutile détour qui ramène à l'insultante blancheur des murs. »

L'écriture de Claude Donnay, dit Philippe Leuckx, a pris de l'ampleur, elle a encore plus de densité pour cerner la vie au plus près de ce qu'elle propose. De bien belles images évoquent

avec nudité la déperdition, « la pulsion sourde de terre enfouie », « ce voile bleu que d'aucuns nomment pureté et non absence ».

Le personnage d'Abel refuse cette vie flétrie, cette condition sans l'autre, il n'a plus pour lui que « le poing rageur qui brise l'ultime fenêtre ».

On sent combien le poète s'est nourri d'un chant qui vibre, qui sourd du fleuve et des chemins d'infortune et l'on éprouve une juste compassion, comme si les mots du poème s'adressaient directement à nous, puisque, nous le savons,

*Il n'ose bouger de peur que le monde s'effondre*

Tout au long de cet échange entre deux poètes de qualité, le public a pu se rendre compte de la complicité de pensée et de communion en poésie qui les anime. Leur partage de sentiments, de quotidienneté et d'engagement face à la beauté des choses, de la nature et des êtres est un moment de belle intensité, durant lequel l'émotion se traduit par un respect mutuel.

Philippe CANTRAINE clôture la soirée avec la présentation de son roman *Une Symphonie Or*, publié aux éditions Luce Wilquin. Le présentateur est Joseph BODSON. Au moment de la débâcle de 1940, une grande partie de l'or de la Banque Nationale de Belgique se retrouve à Dakar, en compagnie de l'or français. Les transactions entre Pétain, puis Laval, avec les Allemands, aboutissent à un accord d'acheminement de l'or belge vers l'Afrique du Nord, sous le prétexte de mieux le protéger, en réalité pour le livrer aux Allemands. Les péripéties commencent, depuis l'arrivée à Dakar d'un hydravion nazi, jusqu'au retour du personnage principal, Cartuyvels, qui joue surtout un rôle de diversion...

Le précédent roman de Philippe Cantraine, *Le gouverneur des coquillages*, était marqué par le goût de l'histoire, et même de l'érudition, mais aussi par les valeurs de liberté, de démocratie et de respect de l'autre. *Une Symphonie Or* bénéficie des mêmes caractéristiques, avec davantage d'action. Celle-ci est en tout cas plus rapide. Le lecteur est captivé par le sens de la dramaturgie, dans laquelle le paysage du désert tient une



Philippe Cantraine

### **Une Symphonie Or**

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

place éminente. L'intrigue est menée avec rigueur. Les personnages secondaires sont décrits et mis en scène avec soin. Quel que soit le lieu où l'action se déroule, le mélange est harmonieux entre les événements historiques et les détails de la vie quotidienne. Joseph Bodson s'entretient avec Philippe Cantraine sur le voyageur qu'est ce dernier, fin connaisseur des endroits qu'il décrit, et aussi sur sa connaissance poussée de l'histoire. Cantraine donne à ses descriptions, aux dialogues, un relief particulier. Le roman d'espionnage n'est pas loin, et le récit va bon train, sur un rythme rapide. La maîtrise de l'auteur dans ce genre de roman où le destin d'un personnage vient se mêler aux péripéties de l'histoire du monde s'affirme d'œuvre en œuvre ; le lecteur en sort plus riche, car il a pénétré dans les arcanes des décisions et des événements qui ont conditionné le monde actuel.

### Renaud Denuit

## *Soirée des Lettres du 19 novembre 2014*

Ghislaine Jermé, Monique Tomassetie, Annemarie Trekker, Angelo Bison

Une séance aux contenus contrastés : d'un roman truffé de violences et de rebondissements à un récit fortement autobiographique, en passant par des méditations en petites touches de sagesse et de surréalisme, il y avait pour nos auditeurs une palette originale de sensations.

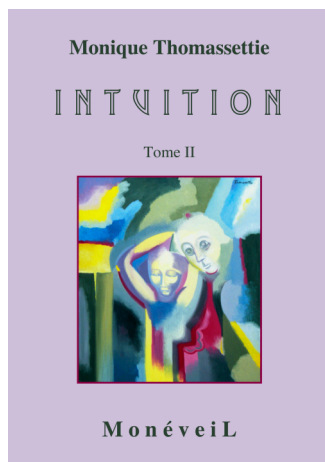


Gros volume sorti chez *Edilivres*, *Je ne suis pas un monstre* est le deuxième roman de notre consœur Ghislaine Jermé, venue de Liège pour faire son entrée dans nos Soirées. Son présentateur, José Brouwers, salue une œuvre forte, pleine de rebondissements, comme écrite pour le cinéma. Mariée de force à un homme brutal et grossier, l'héroïne assume, après l'avoir longtemps inavouée, une homosexualité qui la porte vers Vicky. La première est médecin, pratiquant le violon comme hobby, la seconde est artiste-peintre et va épauler sa nouvelle amie dans les épreuves insoutenables que lui fait subir le mari, dont la nature de gangster sera bientôt mise à



jour. Nombreux personnages très différents, conflits juridiques, filatures, enquêtes, homicides... S'il y a du thriller dans cet ouvrage, son auteure insiste plutôt sur l'abomination de la violence conjugale qu'elle a tenu à dénoncer vigoureusement, en s'inspirant de cas vécus, et en utilisant à dessein un langage cru, ce que l'extrait choisi par elle et déclamé avec netteté par Angelo Bison, démontre sans ambages.

Monique Thomassetie occupe une place à part dans nos lettres : avec discrétion mais ténacité, cette rédactrice prolifique produit tantôt des plaquettes, tantôt de plus épais ouvrages, où elle nous communique ses observations, réflexions, sensations et méditations, comme saisies au vol mais reliées au quotidien qui se présente ; souvent accompagnée de peintures, cette prose parfois étrange tient du journal, intime mais en oblation délibérée, où certaines pages renvoient à d'autres parfois bien plus anciennes, la pensée se corrigeant, s'affinant, se confortant puis faisant le lit de sa propre subversion, d'une sorte d'effilochage. Dans ce monde des idées cher à Platon, l'intelligence humaine ferait-elle, si l'on ose dire, son shopping, captant l'une par chance, ratant l'autre, associant les meilleures perles ? Si encore seule l'intelligence consciente était à l'œuvre ! Mais le rêve, les affects, l'expérience sensorielle, l'émotion esthétique ajoutent beaucoup de complexité à l'affaire. D'où ce titre pertinent : *Intuition* (éditions *Monéveil*, 2 volumes), qui fait démarrer la passionnante conversation entre notre écrivaine et le non moins écrivain Michel Joiret, conversation dont la synthèse ici relèverait de la mission impossible (je me permets de renvoyer à l'article du même Joiret dans le numéro de janvier 2013 de sa revue *Le Non-Dit*). Peu à peu, l'assemblée est prise dans un début d'envoûtement, entrant dans un univers courageusement personnel, autodidacte dans le bon sens du mot, nourri de questions et d'images invitant le paranormal, où la pensée tâtonne mais gagne en profondeur, où l'extrême sensibilité ouvre de petites portes dérobées, où des conjonctions insolites provoquent de modestes déclics éclairants. On ressent la littérature emmenée dans les parages de la gnose ou d'un chamanisme calme, on bascule doucement sous le charme



d'une gentille pythie sobre qui, *mezzo voce*, n'aurait jamais dit son dernier mot. Ambiance intimiste troublante.

*Un père cerf-volant* nous sort de l'hypnose qui nous guettait, mettant du vent dans les voiles. Annemarie Trekker tient les cordes d'un nouveau livre de vie, porté par l'Harmattan. Nous ne sommes plus dans la situation d'un penseur seul face au monde, mais dans l'espace prégnant

où la Famille démontre son emprise sur l'existence et les facultés réflexives de tout individu. Camper Annemarie, c'est d'abord rappeler son parcours de sociologue, de féministe, de maman, de rédactrice en chef de l'hebdomadaire *4 Millions 4*, qui faisait la part belle aux auteurs de nos deux régions : de ces petits dossiers hebdomadaires qui furent autant de bijoux, Trekker et son mari feront un ouvrage de référence, une merveille de lisibilité. Plus tard, ils fonderont une maison d'édition attachante : *Traces de vie*. Sans oublier les tables d'écriture où les plumes s'entrecroisent et des subjectivités se donnent. Dans ce parcours si riche, où était le Père ? Pas là... Pas traité. Le voici enfin dans un beau livre, écrit à deux niveaux – première et troisième personnes – alternant l'urgence et la patience. Un ouvrage précisément rendu possible par l'absence définitive du père.



Certes, il était déjà parti depuis de longues années, singulièrement à la *Vlaamse Kust* (pour l'amoureuse de la France qui s'est fixée au cœur des Ardennes, c'est à l'étranger) près des plages qu'il adorait survoler dans le petit avion d'un ami, jadis, quand elle était enfant. Mais cette fois, l'homme âgé a disparu de son domicile, les recherches se déclenchent, les souvenirs reviennent... Quid de l'amour entre père et fille ? L'assemblée partage une douleur, une intensité dans la recherche du sens, une célébration de la vie qui, par la chaîne générationnelle, finit par triompher, et la chance que l'écriture puisse formuler tout cela. D'une perte physique, Annemarie a gagné son nouveau pari spirituel.

Trois voix de femmes donc, ce soir-là, différentes et complémentaires, auxquelles a répondu celle, magistralement virile et mélodieuse, d'Angelo Bison, servant les textes exactement comme ceux-ci le méritaient.

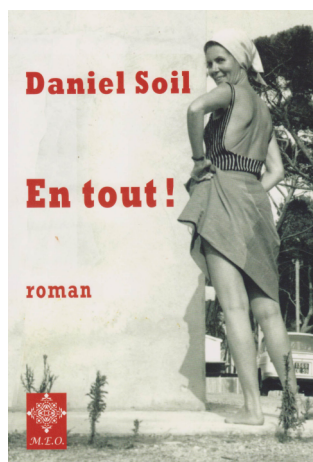
France Bastia

## *Soirée des Lettres du 17 décembre 2014*

Daniel Soil, Daniel Charneux, Jean-Loup Seban

Daniel Soil – *En tout !*, Éditions M.E.O., 2014, présenté par Michel Joiret.

Plaisir tout d'abord de retrouver parmi nous Daniel Soil pour quelques jours en Belgique avant de repartir en Tunisie où il est depuis 2008 délégué de la Fédération Wallonie/ Bruxelles. Dès les premières questions de Michel Joiret, on sent l'empathie entre les deux hommes, entre les deux écrivains et aussi l'enthousiasme de Michel Joiret pour ce *En tout !* qui relate, écrit à la première personne, les souvenirs de Jean, un jeune enseignant dans les années 70, les relations ouvertes et chaleureuses entre lui, Ixellois profondément ancré à gauche, et ses élèves, sa découverte de leurs attentes et de leurs engagements, sa confrontation avec les affrontements politiques au sein même de sa classe, rencontres ô combien enrichissantes et pour le prof et pour ses élèves ! Les souvenirs aussi d'autres rencontres sentimentales celles-là : *Je me joue l'histoire d'un gars qui se cherche, entre une petite amie au lourd passé et un boulot qui l'accapare...* lit Michel Joiret, nous exposant ainsi tour à tour les chicanes sociopolitiques particulièrement complexes de l'époque autour, entre autres, de la Palestine (rien de changé d'ailleurs...) et la véritable histoire d'amour qui, d'Anna à Elvire, de la jeunesse à la maturité de Jean, forment la trame de *En tout !* Tout cela sur l'étourdissante toile de fond qu'est dans le livre comme pour les deux comparses qui en face de nous échangent, à la fois émus et souriants, leurs propres souvenirs, ce cher Ixelles de leur naissance et de leur jeunesse ! (Ixelles, Ixelles ! Ah ! qu'Émile Kesteman présent eût bu du petit lait !...) Un livre, dira en terminant Michel Joiret, profondément humain, d'une rare lucidité, tout à la fois réservé et chaleureux, prudent et empathique, à lire pour se rapprocher de soi et des autres, de ses émotions et de ses souvenirs.



Daniel Charneux – *Trop lourd pour moi*, Éditions Luce Wilquin, 2014, présenté par Jean Jauniaux

Qui de plus indiqué pour présenter le beau septième roman de Daniel Charneux que cet autre romancier, mais aussi, sous le nom d'Edmond Morrel, ce si fin psychologue et si magnifique



Daniel Charneux

### **Trop lourd pour moi**

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

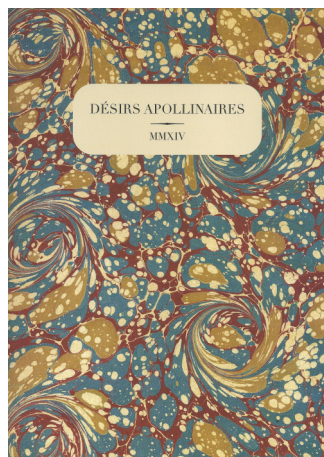
promoteur de la Culture et des Lettres qu'est, au fil de ses innombrables interviews, Jean Jauniaux ? Pas étonnant donc si, après avoir fait remarquer que *Trop lourd pour moi* débutant au mi-temps des années 50 pour s'achever de nos jours se présente un peu comme une « plongée dans une forme de nostalgie vintage », la première question de Jean Jauniaux porte tout de suite sur l'art d'écrire et le métier de l'écrivain : « Quelle est pour vous, Daniel Charneux, la fonction de l'écriture romanesque ? » « C'est, oui, une sorte de catharsis. À travers des souvenirs personnels transposés, on expulse de soi des pulsions, on libère certains nœuds qui pourraient rester en nous... » Le narrateur, Jean-Baptiste Taillandier, ayant commencé la relation de ses souvenirs par un « Je dirai tout », Jean Jauniaux demande à Daniel

Charneux comment lui est venue l'idée de cet incipit ? À cette question et à d'autres qui suivront, Daniel Charneux répondra : « Pour qu'un romancier écrive, il faut qu'un sujet s'installe. L'idée de ce livre – et de cet incipit – a mis chez moi dix ans à aboutir... Georges Perec, pour qui j'ai beaucoup de sympathie, utilise dans son livre *Je me souviens* 480 fois une phrase commençant par ces mots. J'ai aussi voulu montrer cet écoulement du temps dans la vie de Tallandier, personnage de grande complexité puisque, psychologue de métier, il est ouvert et dévoué aux autres, mais il souffre d'anaphrodisie, c'est-à-dire de cette forme de frigidité qui le prive de tout désir y compris sexuel. J'ai beaucoup travaillé ce texte pour que la phrase, plus courte que dans mes autres romans, colle au personnage. De plus, toujours m'inspirant de Perec et de ses contraintes oulipiennes, je me suis efforcé de faire entrer dans mon livre tous les mots du poème *Enfance* de Rimbaud. Tout roman est à usage interactif, tout livre peut devenir un parcours, tout roman, c'est la capacité du mentir-vrai... » Une passionnante présentation qui invite à réfléchir aux multiples facettes de l'art d'écrire et qui donne envie de lire ou de relire *Trop lourd pour moi* !

Jean-Loup Seban – *Désirs apollinaires*, Robert Clerebaut, imprimeur, Bruxelles 2014, présenté par Anne-Michèle Hamesse

Ah ! changement total de ton et de présentation pour ce troisième ouvrage de la Soirée ! Et aussi changement de siècle, puisque de deux romans bien ancrés dans le XX<sup>e</sup>, nous remontons allègrement au XVIII<sup>e</sup> avec le roman-essai *Désirs apollinaires* de Jean-Loup Seban présenté par une Anne-Michèle Hamesse conquise et enthousiaste : « On est envoûté, s'exclame-t-elle d'emblée. Par vos mots, par le bercement de votre prose, par, en un mot, votre poésie, qui nous submerge et nous entraîne loin. Je ne sais pas s'il existe des vies antérieures, mais s'il en est, la vôtre devait forcément se passer au XVIII<sup>e</sup> siècle ! » Et de poursuivre : « *Désirs apollinaires* est un trésor de lecture, riche et incomparable.

Ranger cette œuvre unique dans sa bibliothèque équivaut à y glisser un joyau insolite, un bonheur de bibliophile, sa couverture ornée de teintes raffinées et de dessins multiples est à l'image de ces enluminures anciennes qui font le régal des esthètes ! » Et de nous résumer ici, posant de temps à autre une question à Jean-Loup Seban dont fument les réponses pleines d'humour, l'histoire du jeune Macare parti au pays batave sur les traces du philosophe Hermsterhuys pour y étudier son œuvre et sa philosophie. « Le langage de Jean-Loup Seban, poursuit-elle, aborde les rivages littéraires armé d'une langue particulière, fortement imprégnée de ce XVIII<sup>e</sup> siècle qui lui est si cher et qui résonne de timbres aujourd'hui inusités. De plus, loin de toute pédanterie malgré le sérieux du sujet, il pratique avec tant de verve et humour l'autodérision que, en de nombreux passages comiques, il fait rire franchement son lecteur ravi. » Et Anne-Michèle Hamesse de terminer en disant : « *Désirs Apollinaires* est un livre rare, au verbe incomparable, unique, loin des écritures souvent convenues de notre siècle. Plutôt que d'écrire une biographie rigoureuse et académique, vous avez choisi, Jean-Loup Seban, de nous offrir, avec ces *Désirs apollinaires*, un récit, comme vous dites, *enromancé*, où votre belle imagination a trouvé son lieu. »



Thierry-Pierre Clément

## Soirée des Lettres du 21 janvier 2015

Sandra Di Silvio, Nathalie Wagnies, Sylvie Godefroid, Henry Martelange

Ce soir sont présentés quatre nouveaux membres de l'AEB.

Sandra Di Silvio  
Tribulations  
d'un Revenant



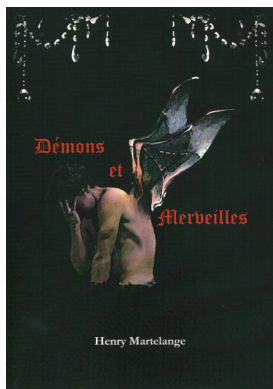
Sandra Di Silvio, tout d'abord, qui a publié trois romans ainsi qu'un recueil de nouvelles, le plus souvent inspirés par ses voyages et par le monde sociétal. Elle est interrogée ce soir sur son dernier livre, *Tribulations d'un Revenant* (éd. Édilivre), par Thierry-Marie Delaunois. Ce roman nous plonge au cœur de l'histoire de Noah Balâtre, jeune homme hanté par la disparition de sa mère, lors d'un voyage d'agrément, en vérité une course folle autour du monde qui tourne en catastrophe, et dans laquelle il entraîne deux amis. Cette aventure rocambolesque confronte les trois protagonistes à des questions profondes sur les liens d'amitié, mais aussi sur l'amour, entre mère et fils autant qu'entre homme et femme...

Nous accueillons ensuite Sylvie Godefroid pour une conversation à bâtons rompus avec Michel Joiret au sujet de son roman *L'anagramme des sens* (éd. Avant-propos). Un livre à l'image de son auteur, tout en sensibilité, émotion et mélancolie dissimulées sous une faconde de bon aloi... Sacrifiant à la tyrannie de l'écriture, dont elle se dit véritablement possédée, elle nous confie ainsi que la toute première activité à laquelle elle se consacre, dès le saut du lit, consiste à jeter ses phrases sur le papier... Elle nous informe également que *L'anagramme des sens* fait l'objet d'une adaptation théâtrale, dans laquelle elle joue le rôle principal.



## SOIRÉES DES LETTRES

---

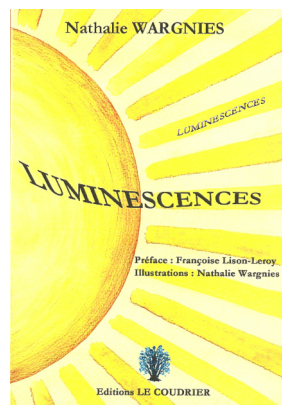


Henry Martelange, quant à lui, est présenté ce soir par Maryline Frelon, pour son recueil de nouvelles intitulé *Démons et merveilles*, paru aux éditions L'Amant Vert. Un recueil de sept nouvelles fantastiques qui emmènent le lecteur dans un monde insolite, étrange et fascinant. On y retrouve les thèmes de la mort, du temps, de l'amour, de la jeunesse, de la beauté, de la tentation que l'auteur situe dans un temps incertain, entre fin du XIX<sup>ème</sup> et début du XX<sup>ème</sup> siècle.

Toutes les histoires empreintes de la même distance, mais aussi de cette envie urgente de raconter, baignées d'une atmosphère surannée, évoquent des réminiscences de Poe ou du « Portrait de Dorian Gray. »

Une écriture très claire, rigoureusement limpide, d'une grande justesse de ton. En quelques lignes, chaque nouvelle installe à merveille l'univers, les protagonistes, avec un style très étonnant pour un début de vingt et unième siècle.

Enfin, cette soirée des lettres nous a permis de découvrir les deux derniers recueils de poèmes de Nathalie Wagnies, *Bruissements d'Ailes* (éd. Chloé des Lys) et *Luminescences* (éd. Le Coudrier). Deux livres, deux invitations à inspirer à pleins poumons le nectar de la vie... Deux envols qui invitent à cheminer au rythme des vents et du soleil, qui récoltent portraits et moments précieux dans le creux des paumes... Des poésies en vers libres qui réveillent, bousculent, envolent, qui incitent à vivre toutes voiles dehors ! La présentation était assurée par Anne Hory, bibliothécaire, qui n'a pas manqué de souligner l'humanisme présent dans les recueils, chaque poème étant une petite lucarne ouverte sur un paysage de vie, une réflexion ou une émotion. Les textes étaient mis en voix et en espace par les comédiens de la Compagnie de L'Olivier, créée par Nathalie Wagnies en 2012, et dont l'originalité est de



proposer des spectacles poétiques à domicile, en salon ou en bibliothèque. Grâce à une mise en scène vivante, la poésie prend corps et voix et entre ainsi dans le quotidien des gens.

**Michel Stavaux**

### *Soirée des Lettres du 18 février 2015* Prix Elie Rodenbach à Jan Baetens, Françoise Pirart, Nicole Verschoore

*La soirée des lettres du 18 février s'est déroulée en deux parties.*

*Avant les traditionnels dialogues avec les auteurs à propos de leur dernière parution a en effet eu lieu la cérémonie exceptionnelle de remise par notre président du prix Elie Rodenbach à Jan Baetens.*

*Prix Littéraire Elie  
Rodenbach décerné à  
l'oeuvre d'un poète flamand  
d'expression française.*

Exceptionnelle, cette cérémonie le fut d'abord du fait que ce prix est destiné à n'être attribué qu'une seule fois. Créé par la volonté d'Elie Rodenbach récemment décédé, le prix de l'AEB qui porte son nom a été institué pour distinguer un auteur flamand ayant choisi de s'exprimer en français sans renoncer à ses racines.

Jean Lacroix rappela d'abord la personnalité d'Elie Rodenbach et lui exprima la gratitude des écrivains belges de langue française pour son initiative. Son prix s'inscrit au coeur du patrimoine moral de l'association, attaché à la mémoire de son fondateur.

Elie Rodenbach, comme son ancêtre Georges Rodenbach, était essentiellement un poète et un amoureux de la langue française tout en se montrant fin connaisseur de la littérature néerlandophone. Né et établi à Gand, il fonda en 1977 la *Kermesse aux Poètes* de Flandres.



Membre fidèle de l'AEB, c'était une personnalité attachante et généreuse. Son talent était reconnu tant parmi les milieux culturels flamands qu'en Belgique francophone. Son œuvre poétique est analysée dans l'ouvrage de référence sur *Les Lettres Françaises de Belgique* paru chez Duculot.

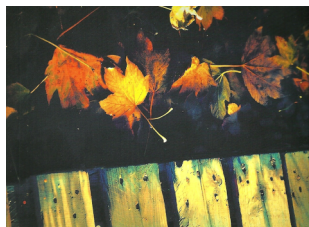
Le président Lacoix s'attacha ensuite à démontrer combien, par sa personnalité et par son talent, Jan Baetens méritait ce prix. Poète flamand ayant choisi de s'exprimer en français, Jan Baetens est aussi professeur à l'Université de Leuven. Il a publié en 2002 une anthologie très remarquée de la poésie belge contemporaine et a reçu en 2007 le prix triennal de poésie de la Communauté Française. Son livre *Hergé écrivain*, paru chez Flammarion, est un classique.

Vincent Tholomé nous présenta plus particulièrement l'œuvre poétique du lauréat, déjà riche de nombreux recueils. En dialoguant avec lui, Jan Baetens put ainsi nous rappeler combien sa démarche de poète est enracinée dans la langue qu'il a choisi pour s'exprimer. Cette langue détermine pour l'inspiration un rythme propre, différent de l'une à l'autre. L'art est alors de transcender ce cadre général pour communiquer une émotion de manière personnelle.

*La seconde partie de la soirée nous a permis ensuite de découvrir des œuvres récentes de deux auteures, Françoise Pirart et Nicole Verschoore.*

Anne-Michèle Hamesse nous présenta d'abord le dernier roman de Françoise Pirart, paru aux éditions Luce Wilquin, *Chicoutimi n'est plus si loin*.

Roman initiatique, ce vingtième ouvrage publié par Françoise Pirart depuis 1992 est la chronique d'une fuite, non tant vers l'ailleurs que vers soi. Le déracinement et les épreuves mettent à jour cette évidence : je survis, donc j'existe, moi. Ce moi est constatation autant que libération, processus autant que donnée ou résultat issu des mystères de la parenté et de la société. Au fil de la trame d'un récit passionnant et bien charpenté (ce qui anime au sens premier, fait fuir/bouger les personnages n'est révélé qu'à la fin, en quelque sorte à nous en même temps qu'à eux) deux jeunes ados fugueurs parcourent le Canada à destination de cette ville au nom plus magique que sa réalité, Chicoutimi. En fait ils y trouvent non le rêve qu'ils



Françoise Pirart

### Chicoutimi n'est plus si loin

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

cherchaient à réaliser, pendant fantastique de ce qu'ils fuient et rejettent, mais leur vérité.

Au cœur de leur errance dirigée, les deux frères sont suivis, plus qu'accompagnés, par un personnage tutélaire qui prend dans le roman la figure d'un détective privé retraité. Chaque étape où celui-ci perd les frères, puis les retrouve, les oblige par son existence même à bouger de nouveau, à aller plus loin, est comme la conscience même de soi qui anime les fugueurs : motif et sens de leur voyage vers la réalisation d'eux-mêmes et la liberté.

Joseph Bodson nous présenta ensuite Nicole Verschoore et son recueil de nouvelles *L'innocence en Italie* paru aux éditions Le Cri.

Divisé en trois chapitres intitulés *Traversées*, *L'amour* et *Destinées*, le recueil comprend douze nouvelles où le réel, parfois autobiographique ainsi qu'a pu nous le faire comprendre l'auteure, et l'imaginaire semblent se mêler sans se confondre et se nourrissent l'un de l'autre.

Les récits sont écrits tambour battant, d'une plume nette. On y voit l'amour de la vie soutenu par l'action. Mais il s'agit aussi d'écrits intimistes dont l'émotion contenue appelle à la méditation, en particulier sur la beauté de l'instant, autant qu'à la réflexion.

Ce livre est un hommage à la vie des femmes. Nombre de lectrices se reconnaîtront à travers les profils qu'ébauche l'écrivaine.



# LES PRIX LITTÉRAIRES DE L'AEB EN 2015

Trois prix littéraires seront attribués par l'AEB en 2015 :

**Le prix Emma Martin :**

**réservé cette année à un roman**

**Le prix Gilles Nélod :**

**il récompense l'auteur d'un récit ou d'un conte. Le texte proposé (environ 900 lignes dactylographiées) ne sera pas destiné spécialement aux enfants. Il sera signé. Il ne peut être écrit en collaboration, ni avoir été édité en volume, revue, journal.**

**Le prix Geneviève Grand'Ry :**

**il récompense l'œuvre poétique inédite d'un écrivain n'ayant pas atteint l'âge de trente ans à la date fixée pour le dépôt des manuscrits. Minimum 40 pages dactylographiées et anonymes. Le manuscrit comportera une devise suivi d'un nombre qui seront reproduits sur une enveloppe fermée contenant l'identité de l'auteur.**

## **CONDITIONS DE PARTICIPATION :**

Les textes doivent parvenir au siège de l'AEB, chaussée de Wavre 150 à 1050 Bruxelles, en 3 exemplaires, avant le 30 juin 2015 à minuit. À défaut, les œuvres ne pourront être prises en considération.

Les envois doivent porter le nom du prix pour lequel ils concourent.

Les textes ne seront pas renvoyés aux auteurs.

Plus d'informations sur le site [www.ecrivainsbelges.be](http://www.ecrivainsbelges.be)

# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 15 | MARS 2015



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES



**AEB**

**CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES**

**TÉL. : 02 512 36 57**

**COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252**

**SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE**

**SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK**

**ÉDITEUR RESPONSABLE : JEAN LACROIX**

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-  
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.